

choisir

revue culturelle
n° 541 – janvier 2005

Un seul troupeau





*Vous êtes, Jésus, en un sens très vrai,
l'ensemble de tous les êtres,
qui s'abritent et se retrouvent, à jamais unis,
dans les liens mystiques de votre organisme.
En votre sein, mon Dieu,
mieux que dans aucune étreinte,
je possède tous ceux que j'aime,
illuminés de votre beauté,
et vous illuminant à leur tour des rayons
(si actifs sur nos cœurs)
qu'ils ont reçus de vous et qu'ils vous renvoient.
La multitude décourageante des êtres,
sur qui je voudrais agir pour les éclairer et les conduire,
elle est là, groupée en vous, Seigneur.
Par votre intermédiaire,
je puis toucher à l'intime de chaque être
et faire passer en lui ce que je désire,
si je sais vous prier, et si vous le permettez.*

Pierre Teilhard de Chardin s.j.



choisir

n°541 - janvier 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-
En vente dans les librairies Payot, la Procure-
le Passage, Saint-Augustin

choisir = ISSN 0009-4994 **Illustrations**

Couverture : Pierre Emonet

Tag sur l'église du Sacré-Cœur, Genève

p. 7 : Greenpeace/Raghu Rai

p. 11 : Peter Williams/WCC

p. 14 : CIRIC

p. 19 : Jean-Claude Gadmer/CIRIC

p. 27 : Ed. La Découverte & Syros

p. 33 : Remy Grandroques

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
L'œcuménisme au défi <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Du bon usage de l'image <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglises	9
Œcuménisme. Appel aux prophètes et aux saints <i>par René Beaupère</i>	
Eglises	13
Vers une Eglise sans prêtres <i>par Michel Legrain</i>	
Eglises	17
Afrique-Europe : partenariat entre Eglises <i>par Rik De Gendt</i>	
Spiritualité	21
Vers une « écospiritualité » <i>par Michel-Maxime Egger</i>	
Société	26
Ukraine. Que reste-t-il du grenier de l'Europe ? <i>par Robert Hotz</i>	
Libres propos	30
L'œcuménisme vu par un laïc <i>par Roger Pittet</i>	
Cinéma	32
Apprendre <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	35
Raffiné et dégoûté. Joris-Karl Huysmans <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	39
Histoire contemporaine <i>par Louis Christiaens</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Les apparatchiks <i>par Pascal Décaillet</i>	

L'œcuménisme au défi

On ne m'enlèvera pas de l'esprit qu'il y a quelque chose de profondément bonteux dans l'actuelle stagnation de l'œcuménisme officiel. Retranchés derrière des glacis dogmatiques datant des guerres d'antan, les chrétiens se chipotent entre eux, apparemment insensibles à l'appel d'une génération désorientée, travaillée par une soif ardente de spiritualité, qui cherche en vain un remède à son désenchantement. Des hommes et des femmes toujours plus nombreux, des jeunes en nombre, à l'avenir incertain et en recherche de sens, éprouvent le besoin de vivre une expérience religieuse et spirituelle, mystique même. Beaucoup d'entre eux, la plupart peut-être, ont grandi en marge de toute Eglise. Parce qu'ils n'ont de compte à régler avec aucune institution, ils n'ont que faire des querelles d'école, des traditions confessionnelles et des raideurs identitaires sans commune mesure avec la question essentielle qui les habite : où trouver un enseignement, une communauté, un cadre qui permettent de structurer leur désir de spiritualité ? Ils interrogent les religions, fréquentent des groupes de méditation, frappent à la porte des communautés fondamentalistes, se fourvoient dans des sectes, participent à des séminaires plus ou moins ésotériques et se nourrissent avec avidité de littérature pseudo-religieuse dont regorgent les étalages des libraires ; tant bien que mal, ils bricolent une réponse à l'appel désespéré qui monte au plus profond de leur être. Occupées à retenir leurs fidèles, déconcertées par tant de nouveauté, les Eglises manquent cruellement d'imagination pour offrir des outres nouvelles à ce vin nouveau.

La situation a quelque chose d'indécrot, elle avoisine même la trahison. Le monde meurt de faim et les disciples du Christ se querellent autour d'une michette de pain ; des égarés cherchent « la Voie »¹ et ceux qui la connaissent se soucient peu ou prou de la leur montrer. Alors que les peuples avancent vers une unité politique, économique, sociale et culturelle toujours plus étroite, les chrétiens, prisonniers de leurs étroites confessionnelles, continueraient à cautionner l'incroyance,² l'injustice, voire la guerre ?

« Les gens sont lassés de l'œcuménisme institutionnel et mettent le mouvement œcuménique au défi de se libérer des limites étroites des institutions pour se redéfinir comme un mouvement orienté

vers l'avenir », déclarait récemment Sa Sainteté Aram I^{er}, président du Comité central du COE.³ Et d'ajouter, « une vision œcuménique pour le XXI^e siècle doit être centrée sur l'Évangile et sur la mission ». Tourner le dos au passé pour regarder le drame contemporain, faire preuve de créativité pour répondre aux appels d'une génération privée de boussole en lui annonçant l'Évangile est tout de même plus prometteur que l'obstination actuelle à camper sur des positions partisans. Dépositaire de la Bonne Nouvelle que tant de gens brûlent d'entendre, l'Église de Jésus-Christ est capable de leur offrir une réponse plus féconde et exaltante que des rappels à l'ordre et des règlements sans avenir. La Parole divine, la vie et l'enseignement du Maître de Nazareth, la symbolique rituelle des sacrements, la mystérieuse beauté de la liturgie, l'expérience communautaire, les Béatitudes, les intuitions des grands mystiques sont tout de même plus efficaces pour orienter une vie que les crispations théologiques et disciplinaires engendrées par de vieilles chicanes. Encore faut-il que les diverses confessions admettent que l'Église du Christ est plus grande que leurs propres structures, qu'elles acceptent de recevoir les unes des autres une part de l'héritage qui a permis à des générations de trouver l'élan et le sens dont elles avaient besoin pour traverser la vie avec bonheur.

Des prophètes ont prétendu que le XXI^e siècle serait mystique. Handicapées par la décourageante sclérose de leurs institutions, les Églises chrétiennes persisteront-elles à leur donner tort et à laisser à d'autres le soin d'apporter une réponse ?

Pierre Emonet s.j.



- 1 • C'est ainsi qu'à huit occasions les Actes des Apôtres désignent le christianisme (cf. Ac 9,2 ; 18,25-26, etc.).
- 2 • Cf. Jn 17,21-23.
- 3 • Cf. exposé fait au Colloque sur l'œcuménisme au XX^e siècle, Genève, 30 novembre - 3 décembre 2004. (Communiqué de presse du COE, 7 décembre 2004.)

■ Info

Pakistan, lettre des évêques

Mgr Lawrence Saldanha, archevêque de Lahore et président de la Conférence épiscopale du Pakistan, a écrit au président du pays Pervez Musharraf et au Premier ministre Shuakat Aziz. Dans sa lettre, il note avec satisfaction l'abolition par le gouvernement du système électoral fondé sur l'appartenance religieuse ; cette modification, écrit-il, doit être appliquée également aux organes locaux de représentation dans les différentes provinces.

Il regrette aussi que le Parlement n'ait pas étudié les recommandations exprimées par la Commission pour la situation de la femme et d'autres associations civiles et religieuses. Celles-ci ont demandé avec insistance une modification de la loi sur « le délit d'honneur », un texte qui légitime l'exécution d'une femme considérée comme adultère, qui « réduit la femme à une entité légale » et ne poursuit pas ceux qui se rendent coupables de violence contre les femmes dans la vie domestique et sociale.

Une autre demande claire de Mgr Saldanha et des évêques a été l'abolition pure et simple de la loi sur le blasphème, une loi « injuste et discriminatoire » qui punit tous ceux qui prononcent de manière offensante le nom de Mahomet. Cette loi est souvent utilisée pour toucher des adversaires ou des ennemis, et, dans de nombreux cas, les chrétiens en ont fait les frais.

■ Info

Presse catholique en Asie

L'Association de la presse catholique de l'Asie du Sud a organisé un congrès à Dacca (Bangladesh) sur le thème « Liberté d'expression et moyens de communication de masse au service de la paix ». Devant le contrôle instauré par les forces politiques et les multinationales économiques sur les moyens de communication, et face au contexte régional multi-culturel, multiethnique et multireligieux, les participants ont adopté le principe de l'instauration d'un réseau d'information. Ils ont aussi exprimé leur solidarité à l'égard de ceux qui continuent à souffrir du conflit ethnique au Sri Lanka, de la rébellion extrémiste au Népal, du fondamentalisme religieux en Inde et au Bangladesh, d'un système législatif à caractère discriminatoire qui pénalise les minorités ethniques et religieuses au Pakistan.

Le président de l'Association de la presse de l'Asie du Sud, le Père Georges Plathottam, salésien, a déclaré : « Dans un monde marqué par les conflits, parler déjà de la paix et y réfléchir peut être thérapeutique. Cela peut apporter réconfort, redonner espérance qu'une humanité nouvelle est possible parce que les journalistes catholiques croient en Dieu, qui a donné à ses disciples le salut *shalom*, la plénitude de la paix. »

■ Info

Inde laïque

Le Parlement indien examinera bientôt une loi destinée à décourager et à freiner la violence sociale et religieuse. C'est ce qu'a annoncé le gouvernement de Manmohan Singh. Les élections d'avril dernier ont marqué la victoire du Parti du

Congrès et la défaite du Baratiya Janata Party, formation nationaliste hindoue qui a gouverné la Fédération indienne pendant la dernière législature. Le nouveau Premier ministre avait alors promis une intervention législative en faveur des minorités religieuses. Manmohan Singh veut en effet distinguer sa ligne politique de celle des formations hindoues et pénaliser les actions des groupes extrémistes qui minent la cohabitation entre les différentes communautés.

La loi qui sera présentée au Parlement rappelle la nature pluraliste et laïque de la nation indienne, cherche à établir les procédures d'enquête pour les crimes liés à des violences sociales et religieuses, et à garantir le respect de la loi et de l'ordre civil en cas de conflit.

■ Info

Prêtres en Italie

Selon une étude de la Fondation Giovanni Agnelli de Turin, commanditée par la Conférence épiscopale italienne, les 25 000 paroisses du pays sont toujours bien desservies par rapport au reste de l'Europe (voir à ce sujet les pp. 13-16 de ce numéro). L'Italie compte 33 000 prêtres catholiques diocésains et 18 000 prêtres religieux.

Reste que leur âge moyen atteint à présent 60 ans et que le nombre de prêtres ayant plus de 80 ans se situe à 12,8 %. De plus, les vocations sacerdotales se raréfiant dans certaines régions de la Péninsule, les évêchés et les congrégations religieuses font de plus en plus appel à des prêtres étrangers, en provenance notamment d'Europe de l'Est et d'Afrique. Ainsi en Ombrie, un prêtre sur deux au-dessous de 40 ans est étranger.

■ Info

Afrique du Sud, danger

Lors de la traditionnelle « Nelson Mandela annual lecture », le 23 novembre passé, à Johannesburg, Mgr Desmond Tutu a relevé que la pauvreté qui touche des millions de personnes en Afrique du Sud est la plus grande menace contre la sécurité du pays, a rapporté l'agence APIC. Le Prix Nobel de la Paix 1984 estime que les tentatives de promouvoir l'économie « noire » ne profite qu'à une élite minoritaire déjà fortunée. Cela risque de provoquer « beaucoup de rancœur que nous pourrions regretter amèrement plus tard », a-t-il lancé. Il a critiqué les politiciens qui discutent s'il faut ou non accorder aux pauvres un revenu minimum de 16 dollars mensuels : « Nous ne pouvons pas gloser avec le ventre plein sur une aumône à accorder à ceux qui vont souvent au lit sans avoir mangé. »

L'archevêque anglican a encore dénoncé l'autosatisfaction née de la fin du régime de l'apartheid et la tendance à étouffer le débat politique. « La vérité ne peut souffrir d'être examinée ou questionnée », a-t-il déclaré, estimant que l'alignement non critique sur la ligne officielle du parti au pouvoir, l'ANC, est « fatal » pour une démocratie vivante.

■ Info

Jeux minés

Les millions de mines terrestres anti-personnel et autres débris de guerre explosifs qui parsèment le globe représentent une grave menace pour les enfants, qui sont blessés, tués et rendus orphelins bien après la fin des combats, a déclaré le 2 décembre l'UNICEF, lors du premier Sommet mondial pour un

monde sans mines, tenu à Nairobi. « Les mines exercent un attrait mortel sur les enfants, qui sont poussés à s'en approcher par leur curiosité innée et leur besoin de jouer », a dit la directrice générale de l'UNICEF Carol Bellamy. Les enfants sont attirés par les mines et autres débris de guerre explosifs du fait de leur petite taille, de leur forme inhabituelle et de leurs couleurs, qui les font ressembler à des jouets.

Plus de 80 % des 15 000 à 20 000 victimes des accidents de mines antipersonnel qui surviennent chaque année sont des civils et au moins une sur cinq est un enfant, selon la Campagne internationale pour l'interdiction des mines antipersonnel. Parmi les pays les plus contaminés, on peut citer l'Irak, le Cambodge, l'Afghanistan, la Colombie et l'Angola. Les mines terrestres et les munitions non explosées font courir des risques aux enfants dans presque la moitié de tous les villages du Cambodge, a précisé Mme Bellamy, et jusqu'à 800 000 tonnes d'engins non explosés et 3,5 millions de mines menacent encore la population du Vietnam où plus de 100 000 accidents ont été recensés depuis 1975.

En Suisse, pour accélérer et sécuriser le travail des démineurs humanitaires, un groupe de bénévoles a conçu et construit un outil de déminage complètement nouveau, le *Digger DTR*, un véhicule télécommandé et blindé qui coupe la végétation et fait exploser les mines enfouies dans le sol. L'équipe *Digger DTR* est composée de 30 membres, en provenance d'horizons professionnels variés et complémentaires. Elle est soutenue financièrement par la Ville de Genève, et, sur le plan des conseils techniques, par la Fondation suisse de déminage.

■ Info

Retour en Bosnie

De retour de Bosnie-Herzégovine, fin novembre, le Conseiller d'Etat vaudois Jean-Claude Mermoud a été pris à parti par la Coordination asile. Lors d'une conférence de presse, J.-Cl. Mermoud s'est dit « frappé par la situation économique difficile du pays », mais convaincu de l'efficacité des programmes d'aide au retour. Il a encouragé les Bosniaques déboutés à profiter de cette aide pour rentrer au pays.

La Coordination asile a déploré « que Monsieur Mermoud dépeigne une situation sur place en dehors de la réalité. Il a eu des contacts avec le HCR, qui l'a rendu attentif aux difficultés des groupes particulièrement vulnérables comme les témoins de crime de guerre et les femmes seules, pour qui il n'y a pas de solution sur place. (...) Le retour en Bosnie est très difficile, voire impossible, pour les survivant(e)s de Srebrenica. Dans le communiqué de presse du Conseil d'Etat, il n'y a aucune donnée précise quant aux modalités d'un éventuel retour. Qu'en est-il des soins médicaux sur place pour une population traumatisée par la chute de Srebrenica, un des plus douloureux épisodes de guerre en Europe depuis 1945 ? Qu'en est-il de l'existence d'écoles neutres (non serbes) à une distance acceptable ? Qu'en est-il des mines, des risques de représailles des voisins puisque la plupart des bourreaux sont encore en liberté ? Qu'en est-il de l'aide à la recherche d'emploi dans une région sinistrée par la guerre, dans une situation difficile comme le reconnaît Monsieur Mermoud lui-même ? »

■ Info

La Suisse et le commerce international

« La Suisse doit assumer ses engagements et promouvoir au niveau international des règles commerciales équitables », telles sont les revendications formulées par les œuvres d'entraide Pain pour le prochain et Action de Carême. Leur pétition *Le commerce au service des personnes* a été déposée le 6 décembre au Parlement fédéral à Berne, munie de 30 000 signatures.

Elle demande que les règles commerciales respectent le droit à l'alimentation et laissent aux pays en développement la possibilité de protéger leur agriculture nationale par des droits de douanes ; que les accords commerciaux garantissent l'accès pour tous aux services essentiels, tels que l'éducation, la santé et l'eau ; enfin, que les entreprises transnationales soient soumises à des normes juridiques contraignantes dans le but d'œuvrer à l'élimination de la pauvreté, conformément aux objectifs de l'ONU de réduire de moitié la pauvreté d'ici 2015.

■ Info

Cybercensure en Iran

Les blogs (sites web personnels composés essentiellement d'actualités publiées au fil de l'eau), qui remettent souvent en question les informations fournies par les autorités officielles, sont devenus le moyen d'expression favori de la jeune génération iranienne. Selon Reporters sans frontières, après avoir bloqués 10 000 sites dans le pays (aux contenus « immoraux » ou politiques), le gouvernement iranien a réalisé que le phénomène weblog est en train de bouleverser le pays

car les internautes trouvent de nombreuses parades contre le filtrage. Du coup le gouvernement s'est mis à considérer Internet comme un outil de dissidence. Il a emprisonné trois journalistes, dont deux sont également des blogueurs.

En matière de cybercensure, l'Iran se situe derrière la Chine, expliquent les responsables d'Open-Net Initiative, un groupe de recherche affilié aux Universités de Toronto, de Harvard et de Cambridge et qui a pour objet d'étude le filtrage et la surveillance du net dans le monde.

■ Info

Bhopal, 20 ans d'oubli.



Du bon usage de l'image

Les images qui peuplent notre conscience sont issues des expériences que nous faisons du monde. Ainsi conservons-nous la figure d'un être, évoquons-nous le souvenir d'une personne. Notre imagination, cette folle du logis, n'est pas en reste. Souvent, les images se succèdent selon des mécanismes obscurs qui nous échappent. Elles transforment parfois notre intériorité en un vaste champ de foire. Elles influencent notre vision du monde. La publicité connaît bien leur force attractive et illusoire. Elle utilise leur pouvoir séducteur pour nous détourner du réel. Certes, les images sont nécessaires. Comment sans elles ressentir, penser, communiquer ? Elles ont cependant à être éduquées pour qu'elles soient profitables à notre vie intérieure.

Ainsi, il est bon de les choisir. Il en est de bonnes et de moins bonnes. Certaines induisent à la vertu, nous donnent de la force, alors que d'autres, au contraire, incitent au désordre et à la dispersion. Qui ne connaît l'effet bénéfique de tel roman, de tel film ou au contraire désastreux de tel autre ? Plus encore ! Il est bon de se demander quel usage je fais des images, quel rapport j'entretiens avec elles. Car plus que de leur bienfaisance ou de leur malfaisance, c'est de ce rapport que dépend l'accès heureux à l'intériorité.

Ne pas les laisser m'envahir est le signe d'une certaine liberté intérieure. Lorsque je ne m'y attache pas ou lorsque je ne me laisse pas « mener » par elles, les images me donnent de goûter pleinement à la réalité de ce qu'elles me représentent.

Ainsi, j'éprouve le sentiment de la beauté qu'un paysage a laissée en ma mémoire alors même que je n'ai plus précisément en tête la topographie du lieu, la couleur des épis ou encore l'éclat du soleil couchant. L'image est comme morte à elle-même pour faire place au sentiment de vivre, et chaque fois que j'en évoque le souvenir, je revis une belle expérience. Certes, l'image demeure dans les replis de ma mémoire. Cependant elle n'occupe plus toute la scène. Elle donne ainsi de goûter à la saveur de la réalité qu'elle représente. Ma vie intérieure en est alors enrichie. Il y a comme un goût du réel redécouvert. Du bon usage de l'image dépend alors ma capacité de goûter ce que la vie m'offre.

Disposé intérieurement, je peux être touché par l'Esprit et comprendre le rôle médiateur de Jésus-Christ, lui « l'image du Dieu invisible » (Col 1,15). Sur la croix, il s'efface pour nous conduire vers le Père, Source ineffable de la Vie. L'Esprit Saint, ce souffle de Dieu, se joint à notre esprit pour nous configurer au Fils qui ne peut être idolâtré puisqu'il médiatise l'accès au Père. Bienheureux celui qui, faisant un juste usage de l'image, en vient à goûter à la vie même de Dieu !

Luc Ruedin s.j.

Œcuménisme

Appel aux prophètes et aux saints

●●● **René Beaupère o.p.**, Lyon
 Fondateur et directeur du Centre Saint Irénée,
 qui œuvre pour la promotion de l'œcuménisme

Un ami pasteur réformé, la cinquantaine souriante et dynamique, reproche aux « grisonnants de l'œcuménisme » (ceux qui, par exemple, comptent un quart de siècle de plus que lui) de prétendre que tout va mal et de ne ruminer que les mauvaises nouvelles. Lui, au contraire, jetant un regard sur l'été dernier, constate qu'il « a foisonné de sessions (avec un certain renouvellement), de nouvelles propositions théologiques (textes de dialogues internationaux, annonces de nouvelles publications stimulantes...) et de dialogues en tous genres (par exemple, un nouveau dialogue national évangéliques-catholiques) ». Il en conclut que « les relations œcuméniques ne sont pas mortes » : elles changent de visage et les difficultés ressenties sont souvent des difficultés à sortir des habitudes alors même que le monde religieux a bougé.¹ Confirmation de ce diagnostic ? Un très actif « grisonnant de l'œcuménisme » de plus de quatre-vingts ans, le patriarche orthodoxe Ignace IV d'Antioche, avouait publiquement en septembre 2003, lors d'une rencontre de la Communauté Sant'Egidio : « Malgré des apparences fréquemment trompeuses, le mouvement œcuménique est en régression. Il est devenu une institution parmi d'au-

tres. Que reste-il de l'événement prophétique des débuts que des personnalités telles que le pape Jean XXIII et le patriarche œcuménique Athénagoras, parmi d'autres, ont incarné ? [...] Il me semble que nous sommes passés maîtres en dissertations et spéculations sur l'œcuménisme et la nécessité de la rencontre, mais que nous laissons passer, l'une après l'autre, les occasions que nous donne le Seigneur d'incarner ses commandements, ici et maintenant. »² Les prises de position du protestant cinquantenaire et de l'orthodoxe octogénaire proviennent apparemment d'angles de vision différents. Essayons à notre tour d'apprécier le tableau. Nous placerons la caméra en trois points différents.

Le peuple

D'abord au niveau de ce qu'il est convenu d'appeler le « ras des pâquerettes », la vie des paroisses, des communautés, des couples mixtes et des groupes qu'ils constituent, etc. Certes, en Europe occidentale tout au moins, et à un degré plus faible aux Etats-Unis et au Canada, les relations sont devenues courantes et souvent confiantes. Elles permettent des études bibliques ou théologiques en commun, des services socio-caritatifs menés main dans la main et nombre

Œcuménisme : progrès, piétinement, manque de souffle, recherche dynamique, élans de paroissiens, freins des hiérarchies, fossé entre la théorie et la pratique, etc. Les points de vue sur les relations œcuméniques sont divergents, ambivalents ou tout simplement nuancés. Le point sur la situation avec René Beaupère.

1 • G.D. *Bulletin d'information protestant*, 15 oct.-1^{er} nov. 2004, p. 17.

2 • SOP n° 282, nov. 2003, p. 22.

d'autres activités interconfessionnelles. Mais peut-on s'en contenter ?

Ce sont précisément ces réalités vécues qui rendent plus insupportable le fait que le rapprochement catholiques-protestants, comme les relations catholiques-orthodoxes se heurtent toujours (pour des raisons spécifiques dans chacun des cas) à la quasi-impossibilité de pratiquer l'hospitalité eucharistique réciproque. Je dis bien *hospitalité eucharistique* et non *intercommunion* (mot flou qu'on ferait mieux d'éliminer définitivement du vocabulaire) et encore moins *inter-célébration* ou *concélébration* (dont je comprends et admet les raisons dogmatiques qui la font refuser).

Certes, il est stratégiquement maladroit et probablement théologiquement erroné de faire de l'hospitalité eucharistique réciproque le test par excellence de la communion fraternelle entre chrétiens « disjoints » (avec Vatican II, je préfère « disjoints », *se-juncti*, à « séparés »). C'est oublier que, dans la vie spirituelle des chrétiens et des Eglises, il y a d'autres occasions de partager l'écoute de la Parole, la louange du Seigneur, l'intercession pour les frères et sœurs et pour le monde.

N'empêche qu'il est attristant de constater que les réels progrès dans la théologie des ministères (par exemple, les travaux du Groupe des Dombes et, dans une moindre mesure, ceux de Foi et Constitution), question qui bloque l'accès à l'eucharistie partagée entre protestants et catholiques,³ sont ignorés. C'est le cas, entre autres exemples catholiques et protestants, dans l'encyclique *Ecclesia de Eucharistia* de Jean Paul II (2003). Nous reviendrons plus loin sur ces dialogues théologiques.

Au niveau du peuple des paroisses, il est un autre malaise. Ici ou là, par lassitude, en raison de maladroites dues souvent à l'ignorance du passé œcuménique, le capital de confiance entre confessions

s'effrite. C'est évident depuis quelques années si l'on observe les rapports entre catholiques et protestants dans des pays d'Europe occidentale qui ont joué naguère un rôle pionnier - en Suisse romande et dans plusieurs diocèses importants de France. Mais c'est manifeste aussi depuis une quinzaine d'années dans certains rapports entre l'Eglise orthodoxe et le catholicisme. Une méfiance réciproque aggrave régulièrement le conflit séculaire portant sur les Eglises orientales catholiques.

Les hiérarchies

Voilà qui nous introduit à un deuxième point de vue : les rapports entre les hiérarchies. Dans le ballet diplomatique qui se joue entre les responsables de plusieurs sièges prestigieux de la chrétienté, il y a des coups fourrés sur lesquels les médias profanes dirigent avec prédilection leurs projecteurs, déconcertant à juste titre le peuple de Dieu. Mais n'y a-t-il que cela ? Ces mêmes médias - et à cause d'eux la majorité des chrétiens - ne voient guère les rais de lumière évangélique qui filtrent parfois à travers les persiennes fermées des Eglises. Par exemple, a-t-on noté que la remise solennelle à l'Eglise russe de la copie de l'icône de Notre-Dame de Kazan détenue au Vatican a donné lieu à une lettre de remerciement d'Alexis II à Jean Paul II d'une tonalité plus fraternelle que ses sempiternels reproches de « prosélytisme » ?⁴

Autre exemple qui prouve que les relations ne sont pas totalement embourbées : à plusieurs reprises, Bartholo-

3 • **Groupe des Dombes**, *Pour une réconciliation des ministères*, 1972 ; **Foi et Constitution**, *Baptême, Eucharistie*, Ministère, 1982.

4 • *Documentation catholique*, 3 oct. 2004, p. 805.

meos de Constantinople a parlé ou écrit à Jean Paul II avec une courageuse franchise fraternelle ;⁵ celle qui autorisait Paul à dire de Pierre : « Lorsqu'il est venu à Antioche, je me suis opposé à lui ouvertement parce qu'il avait tort » (Ga 2,11). Cette rude parole évangélique est un signe de santé dans les rapports œcuméniques dont il faut se réjouir au lieu de gémir avec telle publication catholique sur l'« impolitesse » du patriarche de Constantinople à l'égard du « Successeur de Pierre ».

Bref, si ce n'est jamais le beau fixe partout à la fois, le temps n'est pas non plus maussade toujours et partout. Aussi convient-il de balayer avec la caméra un espace plus vaste que mon quartier, ma paroisse, mon village, voire ma ville ou mon pays. L'amplitude géographique permet de nuancer les jugements.

Les institutions spécialisées

C'est à ce niveau qu'interviennent les institutions établies pour stimuler le mouvement œcuménique. Aujourd'hui elles fonctionnent péniblement. Le Conseil œcuménique des Eglises, au sein duquel Foi et Constitution a perdu sa visibilité et son punch, ronronne, misant depuis une décennie sur un projet de rénovation auquel il ne parviendra sans doute pas sans coopérer plus étroitement avec des mouvements interconfessionnels internationaux à visée œcuménique : des « communautés nouvelles » ; le mouvement des foyers mixtes ayant acquis, après deux rassemblements mondiaux, une visibilité internationale ; des cou-

rants étudiants retrouvant l'élan œcuménique des années 1850-1950...

Au Conseil pontifical pour l'unité chrétienne, le valeureux cardinal Kasper semble parfois utiliser la méthode Coué pour remonter le moral des troupes ; il aurait besoin d'être plus soutenu par le monde catholique et en particulier à Rome.

On peut placer quelque espoir dans la Conférence des Eglises européennes (KEK) moins alourdie que les deux organismes précédents par la nécessité de tenir compte du monde entier. Aux dimensions de notre continent, la KEK pourrait se consacrer à ressouder l'Europe (Est-Ouest), pas seulement au plan des activités socio-caritatives et politiques, mais également dans le domaine de l'indispensable réflexion théologique. Ici l'apport du monde orthodoxe est indispensable. Il faudra toutefois une génération avant que la grande Eglise russe redevienne capable de fournir des fruits théologiques mûris au bord de la Moskva, de la Néva ou de la Volga, et pas seulement dans l'émigration française ou américaine. D'ici là, il faudrait activer le dialogue avec les théologiens grecs, roumains et même proche-orientaux si peu éloignés parfois de l'Europe... Vaste programme !

Le cardinal Cassidy, président alors du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, et le patriarche de Moscou Alexis II (1994).



5 • Allocution du 27 juin 1995 et lettre du 29 novembre 2003. *Chrétiens en marche* n° 49 (janvier-mars 1996) et 83 (juillet-septembre 2004).

Voici qui introduit dans le domaine des dialogues théologiques interconfessionnels. La caméra doit opérer ici un très large plan d'ensemble pour embrasser la totalité des documents de convergence, de consensus, d'accords publiés par des commissions interconfessionnelles dûment mandatées par les Eglises. Ces œuvres emplissent des rayons de bibliothèques, mais elles ne portent guère de fruits car, à une exception près,⁶ elles n'ont pas été officiellement « reçues » par les Eglises mandataires : ces dernières n'ont pas encore déclaré y reconnaître leur doctrine, non certes dans toutes ses expressions spécifiques, du moins dans sa structure générale. Quand les Eglises auront-elles le courage d'arracher à leur sommeil ces « belles endormies » pour les mettre au service du peuple de Dieu sur son chemin de réconciliation ?

Ce serait le rôle des autorités doctrinales qu'il faudrait stimuler. Le Groupe des Dombes vient de s'y essayer courageusement dans un volume qui paraît ce mois-ci, *Un Seul Maître* (allusion à Mt 23,8). Puisse-t-il contribuer à apaiser les craintes et surtout à desserrer quelques verrous !

Perpétuelle reconquête

Une dernière remarque : les « grisonnants de l'œcuménisme » doivent confesser qu'ils ne sont guère parvenus jusqu'ici à inscrire véritablement dans les constitutions des Eglises les « avantages acquis » de l'œcuménisme.⁷ Cette carence est particulièrement patente dans le domaine des foyers mixtes. Incontestablement, ces couples (ceux dont les conjoints veulent rester fils ou fille de leur tradition tout en enrichissant leur famille et leurs deux Eglises de leurs différences) créent des liens entre les communautés. Les Eglises ne sont

plus des citadelles aux ponts-levis relevés, séparées les unes des autres par des fossés emplis du sang des guerres de religion. On peut aujourd'hui les dessiner symboliquement comme des conférences se superposant partiellement et rendant visibles des îlots de chrétiens réconciliés : réconciliés non pas en dehors, comme dans une troisième Eglise, mais à l'intérieur de deux traditions confessionnelles retrouvant la communion.

Ces réconciliations partielles n'ont jamais pu s'inscrire plus profondément que dans quelques statuts de paroisse ou de conseil local ; elles n'ont pas encore eu leur entrée dans les Disciplines et les Codes de droit. Conséquence : il suffit du changement de poste d'un pasteur ou d'un prêtre pour que tout soit à recommencer, à reconstruire. Un vrai travail de Sisyphe !

Faut-il gémir de cette impuissance à « institutionnaliser » les résultats du labeur réconciliateur ? Oui, peut-être, dans la mesure où cette carence favorise le manque de repères et de mémoire de ceux et celles qui ne sont pas encore des « grisonnants de l'œcuménisme ». Mais non, tout compte fait, car l'unité sera toujours à (re)conquérir. Et le patriarche Ignace IV, déjà cité, a raison de proclamer : « Nous avons besoin d'urgence d'initiatives prophétiques pour faire sortir l'œcuménisme des méandres dans lesquels je crains qu'il ne soit en train de s'embourber. Nous avons un urgent besoin de prophètes et de saints... »

R. B.

6 • L'exception est le document sur la justification par la foi signé par l'Eglise catholique et la Fédération luthérienne mondiale en 1999 (*Documentation catholique*, 1-15 avril 1999, p. 720, et 19 octobre, p. 875).

7 • Voir *Foyers mixtes* n° 105 (juillet-septembre 1994), « Liens nouveaux entre nos Eglises ».

Vers une Eglise sans prêtres

●●● **Michel Legrain**, Paris
Missionnaire spiritain, professeur à l'Institut catholique de Paris

Bien connue comme historienne du catholicisme français contemporain, Martine Sevegrand entend éviter de manifester des convictions théologiques ou spirituelles, afin de rapporter et d'analyser simplement des chiffres et des faits. Le travail de fourmi minutieuse accompli crève les yeux. Le dépouillement de papiers épars ne fut pas toujours facilité par des autorités religieuses parfois enclines à la rétention des informations disponibles. Quoi qu'il en soit, le résultat final possède une éloquence particulière qui, ici, revêt les allures d'une forte clameur.

Cette dernière est d'autant plus importante à souligner qu'elle ne transparaît guère dans les textes épiscopaux d'alors qui se contentaient de s'alarmer devant le manque de prêtres, tout en multipliant les appels aux jeunes gens susceptibles d'entrer dans les circuits préparatoires à la prêtrise telle qu'elle se pratiquait à l'époque.

Qui aurait prévu, au sortir du dernier Concile, qu'en 30 ans (1965-1995) le clergé séculier français serait passé de plus de 40 000 membres à moins de 20 000 ? Facteur aggravant : plus de 50 % de ceux-ci ont aujourd'hui dépassé les 70 ans. De plus, la relève s'annonce maigre : à peine plus d'une centaine d'ordinations par an, alors que, 30 ans plus tôt et en deçà, on ordonnait en moyenne 600 nouveaux prêtres chaque année.

Ces chiffres, pour arrondis qu'ils soient ici, amènent à un constat : on assiste à un profond affaissement du nombre de prêtres, et aucun revirement ne semble prévisible. Le chanoine Boulard pouvait encore, en 1950, intituler le livre issu de ses enquêtes : *Essor ou déclin du clergé français ?* (Cerf). A l'époque, le point d'interrogation se justifiait, puisque, raisonnablement, les deux possibilités existaient encore. Aujourd'hui, chacun voit de quel côté est descendu le plateau de la balance.

Discours officiels

Un tel éboulement n'a pas pour cause majeure ce que certains appellent les relâchements conciliaires ou post-conciliaires. Martine Sevegrand cite l'ouvrage d'Albert Houtin, *La crise du clergé*, qui, en 1907, relevait un millier de départs en une dizaine d'années, chiffres qui demeurèrent à peu près constants jusqu'au Concile : une centaine par an. Officiellement, on a tu pudiquement ces révélations alarmistes. Cependant, tout cela se disait et s'étudiait sous cape. Songeons par exemple aux pensions secrètement versées pour des enfants nés de prêtres ou pour des femmes sans ressources et abandonnées par eux.

Martine Sevegrand
Vers une Eglise sans prêtres. La crise du clergé séculier en France (1945-1978)
Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2004, 325 p.

églises

Officiellement, la hiérarchie évoquait des manques de générosité et de renoncement chez ces partants ou ces défailtants, ou encore un discernement déficient du côté des responsables des séminaires. Evidemment, de telles explications ne tiennent pas la route devant l'accélération de ce mouvement de retrait, ne pouvant à elles seules rendre compte des 4500 ou 5000 départs comptabilisés en France entre 1940 et 1980. Mais très rares furent les évêques qui osèrent remettre en cause le fonctionnement institué de la vie et du ministère des prêtres.

Comme il se doit, l'historienne et sociologue s'efforce de repérer l'origine de ces atteintes portées au statut clérical. Elle situe en bonne place la perte de crédibilité d'institutions ecclésiales pensées pour un contexte culturel différent du nôtre. Le clergé avait été préparé essentiellement pour ce qu'un prélat de l'entre-deux-guerres appelait « ces nobles besognes diocésaines », principalement l'animation des paroisses et des œuvres. Evidemment, quand ces lieux de vie deviennent

Rome, 1969.
Assemblée européenne
des prêtres solidaires,
mouvement contesta-
taire réclamant une
évolution du statut et de
la mission du prêtre.



des zones de léthargie, comment leurs animateurs échapperaient-ils à l'ébranlement de leur propre raison d'être ?

Bien entendu, les lamentations sur un passé révolu ne suffisent pas à ouvrir des routes inédites qui peut-être pourraient susciter de l'intérêt pour la prêtrise. Pour de tels lendemains, il faudrait admettre que les chemins classiques de l'exercice du ministère presbytéral n'ont pas nécessairement pour eux les parcelles de la vie éternelle.

L'hémorragie actuelle touchant le clergé devrait être une invitation pressante à la réflexion et à la créativité. Inutile de se fermer les yeux : au train actuel, en 2020, il n'y aura plus en France que 9 300 prêtres diocésains de moins de 80 ans, alors qu'ils étaient encore 20 000 en l'an 2000. « Les prêtres sont appelés à devenir, en France, une espèce en voie de disparition » (p. 149).

Revendications de prêtres

Au moment du Concile, de nombreux prêtres diocésains espéraient que la brise du large viendrait réajuster leur place et leur fonction au sein des communautés chrétiennes, tout en leur reconnaissant une situation ordinaire à l'intérieur de la société civile. Quittant toute onction ecclésiastique, certains d'entre eux disaient hautement combien ils se trouvaient asphyxiés dans un ministère où tout était boutonné et guêtré par décision du sommet romain. Parmi les attentes et les espérances les plus fréquentes, notons le droit au travail salarié, aux engagements sociaux et politiques et à la liberté de fonder une famille. Un prêtre déclarait ne plus vouloir être « la personnification ambulante de l'Eglise », le service des structures ecclésiales envahissantes freinant l'essentielle mission évangélicatrice qui définit le prêtre.

Martine Sevegrand souligne l'importance qu'a revêtu en France le mouvement *Echanges et Dialogue* (1968-75), qui fut le porte-drapeau des revendications d'une partie d'un clergé qui entendait exercer autrement le ministère sacerdotal. Cependant, devant le refus systématique de tout dialogue que lui opposa l'épiscopat, ce mouvement perdit vite toute crédibilité ecclésiale et se trouva marginalisé, au point de se saborder.

Néanmoins, avant comme après ce mouvement, bien des prêtres-ouvriers étaient arrivés à des conclusions voisines. Mais quelle rupture était envisagée avec le prêtre classique, surtout lorsque la formation de celui-ci s'était déroulée dans des séminaires, petits et grands ! Ce prêtre, que le Concile de Trente avait forgé d'après un style de vie monacal, se trouve évidemment en surplomb et en retrait de la vie habituelle de ses ouailles, et donc plus ou moins déconnecté des problèmes qui marquent leur quotidien. Durant le Concile, le pape Paul VI adressa un message aux pères conciliaires, leur signifiant qu'il n'était pas opportun de débattre publiquement du célibat ecclésiastique. Cette décision recueillit des applaudissements nourris dans l'aula conciliaire. Quant au synode des évêques tenu à Rome en 1971, il verrouilla tout débat de fond, fixant fermement les procédures comme les propositions de textes, aboutissant ainsi aux réaffirmations les plus classiques concernant la fonction et le style de vie du prêtre. Devant une telle fermeture à toute perspective de changement, en France, relève Martine Sevegrand, découragés, « près d'un millier de prêtres séculiers partirent » (p. 133).

De leur côté, les communautés chrétiennes et leur clergé catholique continuèrent à privilégier l'une des deux conceptions du rôle du prêtre, accentuant chez lui tantôt l'homme du culte, tantôt l'hom-

me de la mission évangélisatrice. Le Concile, en effet, n'avait pas voulu trancher, soulignant cependant la dépendance de la mission par rapport à la sainteté du ministre. En théorie, rien n'était donc sérieusement changé. Et ce ne sont pas quelques résistances marginales, telle celle du costume, qui offrent un appel renouvelé pour vivre autrement le ministère presbytéral.

L'exemple de Dijon

La seconde partie de l'ouvrage ici présenté (pp. 137-275) illustre les analyses de l'auteur en prenant Dijon comme démonstration d'un « diocèse sinistré ». Le choix d'un qualificatif aussi percutant n'est nullement racoleur, semble-t-il. Un diocèse moyen, ni meilleur ni pire que les autres. Les évêques successifs attendent de leurs prêtres qu'ils s'investissent totalement dans le poste ministériel où chacun s'est trouvé nommé, et cela parfois depuis un bon demi-siècle. Le Concile ne provoqua guère de vagues dans les fonctionnements institués.

Cependant, du côté des grands séminaristes, beaucoup étaient très à l'écoute de ce qui se disait sur les nouvelles manières possibles d'être prêtres. De plus, ils bénéficiaient des discrets encouragements de quelques-uns de leurs professeurs qui avaient lutté contre l'isolement traditionnel d'un séminaire coupé du monde. La guerre d'Algérie (1956-1962), elle, avait marqué profondément les 45 séminaristes requis : découverte brutale d'un monde culturellement autre, éloignement total de la vie pieuse et protégée qui avait été la leur jusqu'ici, traumatismes divers, y compris chez ceux qui revinrent au séminaire et traversèrent la période des fortes contestations.

églises

Dijon se trouva au quatrième rang des diocèses français pour les adhérents au mouvement *Echanges et Dialogue*, derrière Grenoble, Lyon et Chartres. Ce furent des prêtres plutôt jeunes, surtout des vicaires de paroisses. Comme en bien d'autres diocèses, ils se heurtèrent à une telle force d'inertie que beaucoup se découragèrent. Les uns quittèrent l'état clérical et les autres rentrèrent dans le rang, tous partageant leur désenchantement avec les militants qui avaient pris part à leurs espérances et à leurs combats.

Bien des tensions et des incompréhensions demeurèrent entre ceux qui voulaient des réformes fondamentales et ceux qu'une telle perspective effrayait. Pour tous, l'Eglise était au centre, mais quelle Eglise, et pour quel Evangile ? Visiblement, dès le milieu de 1970, avec l'hémorragie des prêtres les plus combattifs, on s'orienta vers un réformisme discret, signe d'une reprise en main par l'autorité diocésaine. Cette normalisation fut assurée, humainement mais fermement, par Mgr Decourtray (1971-1976). Il y eut 43 départs de prêtres entre 1945 et 1979, avec une pointe entre 1971 et 1975 (25 défections). Le diocèse avait perdu 10 % de ses prêtres, surtout parmi les plus jeunes. Sur les 40 entrés au Grand Séminaire à l'automne 1968, 5 seulement devinrent prêtres.

Les autorités religieuses seraient-elles systématiquement opposées au changement ? Martine Sevegrand semble le constater en soulignant « la capacité de résistance de l'institution ecclésiale du peuple chrétien » (p. 201).

M. L.

A nos abonné(e)s

Dons, abonnements, réabonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité et nous vous en remercions très chaleureusement. Mais notre lectorat actuel (2300 abonnés payants) doit encore grandir pour se maintenir à ce niveau. Nous comptons sur vous pour atteindre vos parents, amis et connaissances qui ne nous connaissent pas et pour les inciter à s'abonner à notre revue.

Mais vous pouvez aussi leur offrir
**un abonnement à
choisir !**

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration, *choisir*
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ 022 827 46 76

Afrique-Europe : partenariat entre Eglises

●●● **Rik De Gendt**, Anvers
Journaliste

Le thème du symposium organisé par les conférences épiscopales continentales d'Afrique et d'Europe était clair dès le départ : *Communión et solidarité entre l'Afrique et l'Europe*. Une centaine d'évêques (cinquante de chaque continent) y ont participé. Des représentants de la curie romaine, des conférences épiscopales d'autres continents, ainsi que d'organisations non gouvernementales internationales ont été aussi invités et ont pu y prendre la parole.

Plusieurs participants et observateurs ont vu dans ce symposium un « événement historique », car une telle réunion intercontinentale n'a jamais eu lieu auparavant dans l'Eglise catholique. Mais historique surtout parce que, pour la première fois, - à la surprise de beaucoup - il est devenu évident que les relations entre les Eglises européennes et africaines ont fondamentalement changé : « Les liens entre un diocèse de chez nous et un diocèse en Afrique furent pendant de longues années essentiellement d'ordre financier. Maintenant nos relations sont avant tout basées sur un échange mutuel et sur une amitié profonde. Nous avons tous le vrai désir de mieux connaître et apprécier les autres, leurs opinions et leurs valeurs. Bref, nous parlons d'égal à égal, dans un partenariat d'Eglises », a

déclaré Mgr Roger Vangheluwe, l'évêque de Bruges, qui représentait la Belgique.

Thème et point de départ de la rencontre, on l'a dit, la communion et la solidarité. Les évêques sont partis de la conviction que leurs Eglises sont des « membres d'une même famille », qu'elles ont donc besoin les unes des autres et qu'elles doivent s'entraider. « Beaucoup sont peut-être tentés d'aborder ici les nombreux problèmes à résoudre. Mais nous préférons assurer le succès d'une rencontre fondatrice », a déclaré Mgr Jean-Noël Diouf, évêque de Tambacounda (Sénégal), la veille de l'ouverture du symposium. Et lors de sa clôture, le Père Pierre-Yves Pecqueux, expert de la Conférence épiscopale française, l'a confirmé : « Ce fut une belle leçon d'ecclésiologie entre nous. Nous n'avons pas parlé de l'Eglise, nous avons essayé de la vivre. »

Purifier les images

La première tâche des évêques a été de mieux se connaître, et surtout de purifier l'image qu'ils se faisaient les uns des autres. C'est Mgr Laurent Monsengwo, archevêque de Kisangani en

Pour la première fois, des évêques d'Afrique et d'Europe se sont rencontrés à Rome, du 10 au 13 novembre 2004, lors d'un symposium organisé conjointement par leurs conférences continentales - le Conseil des conférences épiscopales européennes (CCEE), dont l'évêque de Coire, Mgr Amédée Grab est le président, et le Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar (SECAM). A première vue, peu de résultats concrets. Mais au terme des quatre jours régnait une conviction unanime : les Eglises des deux continents n'ont plus un rapport de bienfaiteur/bénéficiaire ; elles sont devenues des partenaires égaux.

République démocratique du Congo et président de la conférence épiscopale de son pays, qui s'est efforcé le plus de contester le négativisme courant envers son continent : « L'Afrique n'a pas bonne presse de nos jours. Depuis quelque dix ans, les actualités dépeignent notre continent par une série d'épithètes, les unes moins pittoresques et flatteuses que les autres. En dépit de l'impact positif de l'action sociale de l'Eglise catholique en Afrique, cette dernière ne réussit pas à donner sur le plan international une image d'un continent ayant vocation au développement ou ayant un rôle à jouer dans le concert des nations du monde. »

Afrique de la vie

Et l'évêque congolais de continuer : « Pourtant l'Afrique est et vaut plus que cela. Car malgré tout, elle vit encore, elle travaille, elle résiste et refuse de mourir. C'est qu'elle est fondée sur un socle de valeurs qui, depuis cinq siècles, l'empêche de disparaître. L'Afrique a survécu aux affres de l'esclavagisme ainsi qu'aux rudes contraintes de la colonisation et de la guerre froide. A présent, elle affronte sans résignation ni défaitisme le joug de la mondialisation. L'histoire de l'Afrique, marquée par tant d'épreuves et de souffrances, est une véritable école d'humanité. "Il y a des réalités qu'on ne voit bien qu'avec des yeux qui ont pleuré", dit le sage. C'est dire que l'Afrique recèle en son sein suffisamment d'énergies et de ressources humaines pour être en mesure de toujours rebondir, de se redresser et d'assumer, en toute responsabilité, son destin dans l'histoire du monde. Non, l'Afrique ne mourra pas ! »

Au tableau stéréotypé d'une *Afrique de la mort* et du sous-développement, Monsengwo a ainsi opposé une *Afri-*

que de la vie, une Afrique des valeurs transcendantes, qui résiste à l'acculturation ainsi qu'au mimétisme, une Afrique qui refuse de mourir.

Il a mentionné « la croyance en Dieu, Etre suprême et créateur de tout ce qui existe. Il est désigné par plusieurs noms : Nzambe, Nzakomba, Nzaw, Ngalo, Mvidi Mukulu, Maweja, Nzém a Mpung, Mungu, etc. Cet Etre suprême, invoqué dans certaines ethnies sous le titre de Père, est conçu comme Tout-Puissant et Providence, intervenant cependant en faveur des hommes par le truchement des esprits, des génies et des ancêtres. Cette croyance en Dieu est tellement enracinée dans la culture africaine que, dans la société traditionnelle, il est difficile de se prétendre athée. Une telle croyance en Dieu entraîne chez les Africains une vision spirituelle de la vie. Le monde visible est relié au monde invisible par un courant de vie qui vient de Dieu et qui, à travers les ancêtres, est transmis aux vivants. (...) En résumé nous pouvons affirmer que l'Afrique traditionnelle a une vision spiritualiste et communautaire du monde, dans laquelle la solidarité et le partage occupent une place essentielle. Pour l'Africain, le monde est une grande famille comprenant les ancêtres et leurs descendants vivant encore sur terre. Les membres morts et vivants de cette immense famille sont reliés par le courant de vie provenant des ancêtres qui, eux-mêmes, l'ont reçu du Créateur. »

Europe, forteresse ou ouverture

Du côté européen, l'image stéréotypée du continent se doit aussi d'être purifiée. « L'Europe vit actuellement une nouvelle page de son histoire », a déclaré Mgr Grab dans son discours d'ou-

verture. « En réalité, nul ne sait précisément où se trouvent les frontières de l'Europe. Le débat pour savoir si la Turquie doit entrer dans l'Union est d'actualité. Comme Eglise, nous entendons être vigilants pour éviter que l'Europe ne se construise comme une forteresse, enfermée dans son bien-être. Dire "Europe" doit vouloir dire "ouverture", malgré les expériences et les signes contraires, qui d'ailleurs n'ont pas manqué. C'est son histoire même qui l'exige. »

Mgr Grab a même constaté « un sentiment de lassitude et de désintérêt vis-à-vis du processus d'unification de l'Europe qui est en train de se répandre dans nos pays au niveau populaire. (...) Face à cette tendance, je pense que si l'Union européenne se fixait pour les prochaines décennies l'objectif de contribuer à éradiquer la tragédie de la faim dans le monde, en commençant par exemple par l'Afrique, elle retrouverait un consensus et y ferait participer ses peuples. Je ne pense pas que ce soit une pure utopie. Les Européens, qui ont expérimenté la victoire contre la faim chez eux, s'engageraient pour un objectif d'une telle portée. Les jeunes en particulier adhèreraient à ce projet avec passion. Il nous manque un grand projet, un grand horizon. Peut-être que ce symposium nous donnera l'occasion de relancer ce "rêve", qui peut devenir une vague de fond si nous y croyons fermement. »

Puis, se dirigeant directement vers les participants africains, le président du CCEE a lancé : « Chers confrères d'Afrique, nous sommes ici avec vous pour vous faire part de nos expériences, pour renouveler notre engagement en faveur de votre continent, et aussi pour partager avec vous nos préoccupations et nos pauvretés. Nous les Européens, avons besoin de vous. »

Jumelage

Les Eglises européennes et africaines ont donc besoin les unes des autres, non seulement pour leur survie, mais surtout pour accomplir leur mission commune d'évangélisation. Comment vivre ce partenariat et cette solidarité entre Eglises ? Sans oublier que beaucoup se fait déjà.

L'intervention de Mgr Ferdinando Charrier, président de la Fondazione Giustizia e Solidarietà, fut à cet égard très impressionnante. Il a bien expliqué comment les évêques italiens ont accueilli l'invitation du pape, lors du Jubilé de l'an 2000, à remettre la dette. Au lieu de se limiter à prêcher et à dire que la paix et l'avenir de l'humanité l'exigent, ils ont proposé au gouvernement italien de racheter et de remettre 10 % de la dette de deux pays, la Guinée Conakry et la Zambie (ils auraient été incapables de les reprendre à leur compte dans leur totalité). Pour y parvenir, ils ont demandé aux fidèles des offrandes et des dons et ils ont réussi en peu de temps à récolter 1,5 million d'euros.



« Dans mon pays, la Suisse, le jumelage avec des diocèses africains existe depuis quarante ans, a expliqué Mgr Grab. Pas seulement pour remédier à des situations catastrophiques, comme des cas d'inondations, de sécheresses ou de tremblements de terre, mais aussi pour permettre à ceux qui reçoivent de l'aide de pouvoir s'en sortir seuls. Creuser des puits, donner la possibilité d'exploiter les ressources naturelles d'une région afin de la libérer d'une aide qu'il faudrait sans cesse renouveler et qui la conditionnerait, sont des signes positifs. Mais la nécessité de promouvoir une solidarité plus vaste est également apparue dans l'intervention d'un évêque qui a remarqué que même si la dette internationale de tous les pays d'Afrique était remise, l'Afrique serait encore pauvre, car elle serait toujours aux prises avec les mécanismes qui, périodiquement, génèrent ce même état d'endettement. »

Missions

Un autre point délicat de discussion a été la gestion des prêtres africains qui viennent en Europe pour étudier ou pour une activité pastorale. Un évêque français a expliqué qu'il reçoit chaque mois deux ou trois demandes de séminaristes ou de prêtres africains désireux de venir dans son diocèse. Systématiquement, il leur répond de s'adresser d'abord à leur évêque. Plusieurs évêques européens partageaient leur expérience avec des « missionnaires africains » dans leur diocèse.

Dans une interview accordée à l'agence *Zenit* de Rome, Mgr Grab est revenu sur ce thème, expliquant qu'il « a été au centre des discussions, non pas tant pour idéaliser ce flux de missionnaires des pays du Sud, dans lequel l'Afrique nous donne ses prêtres au moment où

nous commençons à en manquer sérieusement, mais plutôt pour en tracer les limites et en voir les difficultés. Il est bon que les Européens accueillent la profonde générosité de la contribution que peuvent apporter les Africains qui viennent chez nous. Au début, certains pensaient que ces prêtres venaient pour trouver des conditions de vie moins dures et plus confortables. Puis, avec le temps, grâce au ministère de prêtres vraiment ouverts mais fortement enracinés dans la foi et plein de zèle, les gens se sont rendus compte que cette contribution pouvait revitaliser de nombreux secteurs de notre pastorale. Ainsi je pense que de nombreux Africains peuvent nous rendre, à nous Européens, quelquefois un peu fatigués, une vision de foi, un enthousiasme pour Jésus. »

Et Mgr Grab de conclure : « Mon bilan final du symposium, malgré la fatigue, est celui d'un profond bonheur, parce que c'est un signe de l'amour du Seigneur que nous nous soyons retrouvés. Il en est de même pour le climat dans lequel ensemble nous avons prié, débattu, mangé et qui a semblé véritablement caractéristique de ce que nous souhaitons. »

R. D. G.

Vers une « écospiritualité »

●●● **Michel-Maxime Egger**, Pully
Diacre orthodoxe, président de la fondation
« Diagonale - Pour un réenchantement du monde »

La transformation de soi et le développement personnel ont-ils encore un sens à l'ombre d'une terre détruite et d'un cosmos désenchanté ? Ne doivent-ils pas, pour atteindre leur plénitude, s'ouvrir à une prise en charge responsable du monde ? D'autre part, la mobilisation écocitoyenne, le souci éthique et les normes juridiques sont-ils suffisants pour générer les changements nécessaires à la survie de la planète ? Ne doivent-ils pas s'ancrer dans une dimension plus intérieure, spirituelle, des choses ?

Ces interrogations, encore minoritaires, gagnent les champs les plus divers de la réflexion et de l'action sociale. A preuve, le succès du forum *Ecologie et spiritualité*, qui s'est tenu du 2 au 4 octobre au centre bouddhiste de Karma Ling (Savoie). Organisé notamment par l'Université Rimay Dharma Orient-Occident et le WWF-France, en collaboration avec la nouvelle fondation suisse Diagonale - Pour un réenchantement du monde, il a réuni plus de 1000 participants.¹ Son objectif était d'établir les bases d'une « nouvelle alliance » entre représentants des différentes Eglises et religions ainsi que des mouvements « écocitoyens » au

sens large. Trois points ont suscité un large consensus, qui constituent les piliers de cette « écospiritualité » naissante.

Le piège des dualismes

Premièrement, le constat de la gravité et de l'urgence de la situation. Réchauffement climatique, disparition de milliers d'espèces animales et végétales, pollutions diverses, épuisement des ressources naturelles... Le 3^e millénaire s'ouvre sur des défis écologiques sans précédent. Comme l'a dit le lama Denys Teundroup, « l'écosystème planétaire est entré dans une phase terminale ». Non seulement la terre est menacée, mais avec elle, c'est la survie même de l'humanité qui est en péril. Le mode de vie « occidental », auquel aspirent la plupart des peuples, n'est pas durable ni universalisable.

Deuxièmement, l'analyse « radicale » - au sens étymologique de ce qui va « à la racine » - des origines de la crise écologique. Celle-ci est un problème complexe et multidimensionnel. Ses causes sont multiples et de différents ordres : économique, social, politique, technologique, éthique, etc. Mais elles sont, plus profondément, spirituelles. « La crise écologique, déclare le théologien orthodoxe Jean Zizioulas, est la crise d'une culture qui a perdu le sens de la sacralité du

« *Ecospi* ». *Signe des temps, ce néologisme pourrait bien devenir l'un des sésames de la Décennie des Nations Unies pour l'éducation sur le développement durable, qui vient de s'ouvrir. Il manifeste l'émergence d'une dynamique fondamentale : la confluence entre des quête spirituelles - individuelles - où l'humain redécouvre sa dimension divine, et des engagements militants - collectifs - qui refusent que le monde soit réduit à une marchandise.*

1 • Pour des informations sur ce forum, son contenu et son suivi, ainsi que sur l'écospiritualité, voir : www.fondationdiagonale.org, www.udhao.net, www.wwf.fr.

Un agriculteur pulvérise de l'insecticide dans son champ. Un coup de vent survient et il reçoit en retour une rafale de produit dans les yeux. Il devient aveugle. Il s'exclame : « Fichu vent ! »

cosmos, parce qu'elle a perdu sa relation à Dieu. » Cela au double plan « civilisationnel » et individuel.

Le philosophe musulman Mohammed Taleb le dit bien : « Le problème n'est pas ce que l'homme fait à la nature, mais, plus fondamentalement, la réification de l'être humain et de la nature. » C'est-à-dire leur transformation en « objet » et en « marchandise », mesurable et commercialisable. Un phénomène lié à une certaine vision - rationaliste et dualiste - de Dieu, de l'être humain et du monde, qui s'est développée notamment en Occident à partir de la fin du Moyen Age.

Dualisme théologique qui exile Dieu dans une transcendance plus ou moins inaccessible et une extériorité à l'être humain et à la création. Dualisme anthropologique qui réduit l'être humain à un composé psychosomatique (le corps et l'âme) et à sa fonction marchande (*l'homo œconomicus*), en occultant sa réalité d'image de Dieu et en le privant de cette troisième faculté (l'esprit) qui lui permet, par la grâce, de participer à la nature et à la vie divine (2 P 1,4). Dualisme cosmologique enfin, qui « désenchanté » le monde et le vivant, en les ramenant à un ensemble de gènes manipulables, de lois physiques et de mécanismes biochimiques, les rendant par là-même intégrables à la logique économique et scientifique.

Cette vision - mutilée et mutilante - va de pair avec la montée de l'individualisme. D'une part, l'homme cesse de se voir comme partie d'un tout, en relation organique avec la création et ce qui l'habite ; il se centre sur lui-même, se prend pour le nombril du monde, « s'autodéfie ». D'autre part, il considère la création non comme un tout, obéissant à un ordre et à une harmonie voulus par Dieu, mais comme une somme d'élé-

ments dont il se veut « maître et possesseur » (Descartes) pour la satisfaction de ses désirs et besoins individuels.

Le sens des plaies d'Égypte

Tout cela se trouve à la racine du mode de développement techno-industriel et financier actuellement en voie d'expansion planétaire avec la mondialisation, et de son pendant, la société de consommation. Un système économique fondé sur le mythe du progrès continu et de la croissance illimitée, qui, « tel un vampire, suce littéralement le sang de la terre » (lama Denys).

L'action de ce vampire structurel est d'autant plus dévastatrice que nous sommes, au plan individuel, nous aussi des « vampires » à l'égard de la création. Pour deux raisons. D'une part, à cause de tout ce qui, en nous, nous sépare de Dieu : les illusions de notre ego, nos passions idolâtres, nos désirs insatiables de convoitise, « notre orgueil qui nous rend si agressifs envers la nature et nous abaisse souvent au plan de l'animalité », comme le dit Jean-Marie Pelt, président de l'Institut européen d'écologie. D'autre part, à cause de nos divisions intérieures : « Les déséquilibres et disharmonies extérieurs avec la nature et les autres, les blessures que je leur inflige, sont les reflets et les manifestations de mes déséquilibres, disharmonies et blessures les plus intimes », estime la psychanalyste Marie Romanens.

L'agrobiologiste Pierre Rabhi a donc raison d'affirmer que « la crise écologique n'est pas au-dehors, mais au-dedans de nous ». Elle tient à notre conception du cosmos, au regard que nous posons sur lui, à nos relations brisées avec Dieu et avec nous-mêmes. « Les menaces et catastrophes écologiques rappellent

les plaies d'Égypte », explique l'exégète Annick de Souzenelle. « Celles-ci, contrairement à une lecture erronée du texte de l'Exode, ne sont pas des malheurs envoyés par Dieu aux êtres humains pour les punir, mais une objectivation de leurs erreurs ; elles surviennent pour nous inviter à lire à l'intérieur de nous-mêmes. »

Sortir de la crise

A partir de ces fondements, la voie pour sortir de la crise écologique est claire. Elle tient notamment en trois mouvements, indissociables : éveil, « refondation », « *metanoia*-guérison ».

D'abord, l'éveil de la conscience, qui est plus et autre que le simple fait d'être informé. Posons-nous la question : comment se fait-il, alors que nous savons que nous allons droit dans le mur, que presque rien ne change dans nos comportements ? L'une des raisons tient au caractère encore superficiel de ce savoir, à la force de nos habitudes intérieures - souvent inconscientes -, à nos clivages entre la raison et le cœur. Être informé est nécessaire, mais cela ne suffit pas. Il faut que le cœur profond soit touché, que cette information passe du plan mental à un autre niveau de l'être et de la conscience, qu'elle nous brûle au point que nous ressentions la nécessité intérieure d'un changement. La connaissance rationnelle doit devenir « co-naissance » à un autre mode d'être et à une autre manière de vivre, en harmonie profonde avec le cosmos. Une telle lucidité est, dans la tradition chrétienne, le fruit de la synergie entre la lumière créée de l'esprit humain et celle, créée, de l'Esprit Saint.

Nourri par cet éveil, le deuxième mouvement consiste en un réenchâtement de notre relation au monde. A travers une

double « refondation » qui nous permettra de nous libérer de nos faux dualismes. « Refondation » cosmologique d'abord. Il convient, par une purification et une éducation du regard et des facultés sensorielles, de (re)découvrir le mystère intérieur du cosmos, le sens de la beauté et du sacré qui l'habite. C'est apparemment plus facile pour les traditions primordiales chamaniques et orientales, comme le bouddhisme et l'hindouisme, car elles ne connaissent pas l'idée d'un Dieu créateur, d'une autre nature que le monde créé. Il n'y a pour elles qu'une seule nature éternelle et énergie vitale, un même ordre ou principe fondamental qui meut et régit tout.

spiritualité

Fondation Diagonale

Partout dans le monde, des femmes et des hommes s'interrogent, aspirent à une autre qualité d'être, inventent d'autres manières de vivre, de penser, de consommer, de produire et d'épargner, plus responsables, solidaires et équitables.

Fondation de droit suisse reconnue d'utilité publique, *Diagonale* entend participer à ce vaste chantier en soulignant l'importance d'un ancrage et d'une transformation spirituels. Elles soutient, au Nord et au Sud :

des processus de recherche et de réflexion sur les enjeux vitaux de notre époque et les alternatives possibles ; des projets et applications pratiques sur le terrain ; la mise en réseau d'initiatives et d'acteurs œuvrant dans le même sens.

Informations :

79 av. C.-F. Ramuz, 1009 Pully
 ☎ ++41 21 729 85 53
 info@fondationdiagonale.org
 www.fondationdiagonale.org

La différence ontologique entre la nature (incrée) de Dieu et la nature (crée) de l'être humain et du monde est fondamentale pour la tradition chrétienne. Cette distinction, qui n'est pas séparation, peut cependant être dynamisée - permettant ainsi un rapprochement avec les autres religions - par une approche « panthéiste », que l'on trouve notamment chez certains Pères de l'Église comme Grégoire Palamas (XIV^e siècle) : la création, les éléments, un arbre, l'être humain ne sont pas d'essence divine (ce serait du panthéisme), mais Dieu est présent en eux.

Le Logos, dans la Genèse, n'a pas créé le monde de l'extérieur, comme un horloger ou un architecte, mais de l'intérieur. Cette création n'est pas un événement ponctuel qui aurait eu lieu une fois pour toutes dans le passé, mais un processus qui continue au présent et auquel nous participons, ici et maintenant. Transcendant dans son essence toute la création, Dieu, lui, est aussi immanent par ses énergies qui donnent à chaque chose son ordre, son unicité et sa vie.

Du fait de cette présence divine, chaque créature est potentiellement une théophanie, une manifestation de la gloire divine, une « parole » que le Verbe divin nous adresse pour nous amener à le connaître. Une parole que nous devons réapprendre à écouter pour pouvoir y répondre.

Prêtre et roi de la création

D'où la seconde « refondation », anthropologique. Là aussi, les religions bibliques semblent à priori dans une situation plus problématique que les traditions qui refusent toute « singularisation » ou supériorité de l'être humain

dans l'ordre de la création. Pour les chrétiens, la femme et l'homme y ont un rôle particulier, royal et sacerdotal. Un rôle cependant différent de celui que certains ont pu déduire d'une interprétation littérale, hors contexte et anti-spirituelle du verset 1,28 de la Genèse : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la, dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. »

Etre roi, en effet, ce n'est pas dominer la terre comme un tyran, « mais en prendre soin comme un bon père de famille », déclare Jean-Pierre Ribaut, président de la commission Création et développement durable de Pax-Christi France. Etre prêtre, c'est recevoir toute la création comme un don excellent et gratuit de Dieu et la rendre en partage dans un mouvement permanent d'action de grâces ; ce n'est pas simplement la conserver en l'état - dans sa finitude et sa corruptibilité (Rm 7, 20-21) - mais, à la suite de l'œuvre salvatrice et cosmique du Christ, participer à sa transfiguration qui s'achèvera avec l'avènement d'une terre et d'un ciel nouveaux (Ap 21,1).

Sur ce point également, un retour aux sources patristiques peut nous aider à jeter des ponts vers les autres traditions. Saint Maxime le Confesseur (VII^e siècle), par exemple, définit l'être humain comme un « microcosme », un « être-frontière » qui unit en lui, par la grâce, tous les règnes de la nature et le Royaume des cieux. Dans cette perspective, nous ne sommes plus avec la nature dans un rapport d'extériorité - à réguler par des principes éthiques et des lois - mais dans une relation de coparticipation, de solidarité et d'interdépendance matérielle et spirituelle profonde. Et cela change tout.

Metanoia et guérison

Reste enfin - ce sera le troisième mouvement - à nous re-liair à Dieu et à travailler notre propre terre intérieure. Une transformation qui suppose deux choses. D'une part, une *metanoia*, un retournement de notre esprit, une réorientation de nos passions et désirs, une purification de tout ce qui, dans notre cœur, fait obstacle à l'action de l'Esprit Saint, nous entraîne à mésuser de notre liberté et à développer avec la nature une relation de prédation-exploitation plutôt que de communion-participation. D'autre part, une guérison de nos blessures intérieures, laquelle suppose l'accueil et la reconnaissance - dans l'humilité - de ce que nous sommes, de nos faiblesses, peurs et pulsions les moins avouables. « Je ne peux pas être en paix et en harmonie avec la nature, si je ne suis pas en paix et en harmonie avec moi-même et avec les autres », estime Marie Romanens.

Tels sont les piliers d'une écologie intérieure et spirituelle, capable de fonder et d'inspirer d'une manière durable et féconde l'écologie extérieure. Les deux écologies sont nécessaires. Sans la première, la seconde risque de s'épuiser dans un « environnementalisme » n'agissant que sur les symptômes ; aussi indispensables soient-elles, les lois, les technologies vertes, les économies alternatives ou encore les plus belles déclarations éthiques ne parviendront pas à sauver la création, si elles ne sont pas accompagnées, ne naissent pas d'une mutation des représentations, des consciences et des cœurs. Un changement de paradigme est nécessaire.

A l'inverse, l'« écospiritualité » ne prend corps et n'acquiert sa plénitude de sens que si elle s'incarne dans un ethos, des pratiques, des engagements citoyens, des nouveaux modes de vie, d'épargne et de consommation, les aspects les plus divers et les plus concrets de notre vie quotidienne.

Un défi de taille, car, pour reprendre l'expression d'un dignitaire orthodoxe, « la route est longue de la tête au cœur, mais elle est plus longue encore du cœur aux mains ».

M.-M. E.

Ukraine

Que reste-t-il du grenier de l'Europe ?

●●● **Robert Hotz s.j.**, Zurich

Projetée en plein cœur de l'actualité depuis bientôt deux mois, l'Ukraine vit des temps très difficiles et décisifs. Mais que sait-on réellement de ce pays, de son peuple, des difficultés qu'il affronte au quotidien ? Eclairage par un bon connaisseur de l'Ukraine, membre du clergé ukrainien grec-catholique.

Comme son nom l'indique, l'Ukraine est le « pays frontière » par excellence. Située au centre de l'ensemble des pays européens, elle fait partie de l'Europe. De fait, depuis son indépendance en 1991, l'Ukraine est, avec ses 603 700 km², le plus grand pays européen.

A l'exception des Carpates (qui ressemblent plutôt à des collines) et des montagnes de la péninsule de Crimée, l'Ukraine est essentiellement un pays de plaines. Elles ont d'ailleurs joué un rôle décisif dans l'histoire du pays, comme lieu de passage pour les armées des envahisseurs venus de l'Est ou de l'Ouest. Le Dniepr, qui partage le pays en deux sur 1 095 km, constituait autrefois une route commerciale vers Byzance.

Moscou et la Pologne/Lituanie se sont disputées la souveraineté sur le pays en imposant à la population des guerres sanglantes. Finalement, l'Union soviétique s'est imposée grâce à des famines organisées (1921-1922 et 1932-1933) qui ont coûté la vie à 8 millions d'habitants. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, par deux fois, les armées soviétiques ont traversé l'Ukraine, causant d'immenses destructions et la mort de 7 à 8 autres millions de personnes.

Un grand pays

En Ukraine, les distances sont impressionnantes. Le chemin de Zurich à Kiev (la capitale) est moins long que celui qui traverse le pays d'Est en Ouest. Avec

seulement 48 millions d'habitants, le pays ne manque pas de place ; de nombreuses régions sont à tel point désertes, qu'on pousse un soupir de soulagement lorsque pointé à l'horizon le bulbe doré d'un clocher. Cette impression de solitude, qui fait partie du paysage, se retrouve dans de nombreux chants populaires pleins de mélancolie.

Un voyage en Ukraine peut constituer une vraie aventure. De préférence on utilise le train, qui n'est pas particulièrement rapide, mais certainement ponctuel et sûr. Pour le trafic aérien, sur les lignes intérieures, il faut compter d'ordinaire avec des retards ; quant au trafic automobile, à l'exception de quelques grands axes, les routes sont dans un état déplorable dès qu'on quitte les grandes villes et elles se transforment en véritables bourniers par temps de neige ou de pluie.

Le climat réclame son tribut en forces humaines et en matériel. L'observateur occidental pressé, qui ignore les conditions climatiques, dénonce vite le mauvais état des infrastructures. Il oublie qu'elles doivent supporter des variations de température de 80 degrés, lorsque le thermomètre passe de -40 degrés en hiver à +40 degrés en été. Et chaque quatre ans en moyenne, il faut compter sur une mauvaise récolte, parce que le vent chaud des steppes d'Asie centrale souffle, à la place du vent du Nord, porteur d'humidité.

Tchernobyl et pollution

A part le manque de ressources en pétrole et en gaz naturel (importés à 80 %), la pollution représente un des plus graves problèmes auquel se trouve confrontée l'Ukraine. A quoi s'ajoutent les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl, en 1986, qui a touché plus de 100 000 personnes et dont l'assainissement absorbe encore les 5 % du budget national et devrait atteindre les 201 milliards de dollars d'ici 2015.

La catastrophe a lourdement touché l'agriculture ukrainienne dont 1 800 km² ont dû être laissés en friche. Quarante pour cent des forêts sont radioactives, ce qui représente un réel danger pour la santé d'un large secteur de la population car les Ukrainiens, qui ne peuvent acheter de la viande, mangent volontiers des champignons. Or ceux-ci stockent le césium qui contamine les aliments. D'autre part, le sarcophage de Tchernobyl n'étant pas étanche, la pollution radioactive continue.

Quant à l'industrialisation forcée d'après-guerre, elle s'est faite au détriment de l'environnement et continue à polluer les eaux. Les dix grosses carpes que nous avons prises au cours d'une partie de pêche avec un ami de Kiev étaient couvertes d'ulcères, donc inaptes à la consommation. Dans la ville minière de Sosnivka (Ukraine de l'Ouest), en 1998, 3 600 enfants présentaient des symptômes d'empoisonnement par l'eau potable.

Il n'est donc pas étonnant si depuis des années la population de l'Ukraine est en régression. Actuellement, l'espérance de vie des 48 millions d'habitants est de 61 ans pour les hommes et de 73 ans pour les femmes (en Suisse, elle est respectivement de 77 et 83 ans) et la mortalité infantile est cinq fois plus élevée qu'en Suisse.

L'agriculture

L'Ukraine est certainement un pays très pauvre. Il suffit de traverser les villages pour s'en rendre compte. Depuis l'indépendance, ce n'est pas seulement l'industrie qui s'est effondrée, mais aussi l'agriculture, qui ne se remet que très lentement. Sous le régime soviétique, les paysans ukrainiens n'étaient certainement pas riches, comme en témoignent leurs petites maisons, mais aujourd'hui ils sont nombreux à donner l'impression d'être terriblement abandonnés, tout comme les routes et les structures sociales d'ailleurs.

Un jeune Ukrainien, venu en Suisse pour une convalescence, remportait avec lui une boîte pleine de terre. Comme je lui demandais ce que cela signifiait, il me répondit : « En Suisse, la terre est si pauvre et les paysans si riches ; chez nous, c'est juste le contraire. » Les pauvres pe-



tites vieilles en témoignent, qui, le long des routes, cherchent à vendre quelques œufs, des pommes ou des pommes de terre.

Pourtant, en Ukraine, 57 % du sol est cultivable (contre 10,57 % en Suisse). Il suffit de longer un sillon de plusieurs centaines de mètres pour se faire une idée de la dimension des champs. Quant à la composition du sol, elle est faite de cette lourde terre noire, extrêmement fertile, qui a donné à l'Ukraine la réputation d'être « le grenier de l'Europe », un grenier malheureusement un peu réduit aujourd'hui. Les dernières années avant l'effondrement de l'Union soviétique, l'Ukraine livrait environ 46 % de la production agricole de l'URSS. Jusqu'en 1990, l'agriculture et l'industrie alimentaire représentaient la moitié de son économie, avant de chuter à près de 45 % après l'indépendance.

Actuellement, l'économie agricole se remet lentement grâce à la privatisation. De fait, au moment de l'indépendance, cette privatisation a été quelque peu anarchique : des camarades fortunés ont acheté les meilleures parcelles d'un kolchoze aux anciens responsables, qui ont aussitôt disparu avec l'argent, abandonnant aux paysans les mauvais terrains.

Le quart des salariés ukrainiens travaillent dans le secteur agricole, qui représente le 30 % du produit national brut. Grâce à un climat très favorable, l'Ukraine est le plus gros producteur au monde de betteraves sucrières et un grand exportateur de blé. Avec, toutefois, d'importantes alternances. Si en 2001/2002 et 2002/2003 les exportations de céréales ont atteint 10 millions de tonnes, en 2003/2004 la sécheresse a fait chuter la récolte de 50 %. Pour 2004/2005, on compte sur une reprise de 6 à 8 millions de tonnes. Les périodes d'extrême sécheresse ou humidité, avec lesquelles il faut compter en moyenne tous les qua-

tre ans, ont évidemment des effets négatifs sur d'autres produits agricoles, comme les pommes de terre, le lin et les fruits.

Pas de relations, pas de pain

Par bonheur, une grande partie de l'Ukraine dispose de ce sol fertile de terre noire, sans lequel l'effondrement de l'industrie, consécutif à l'indépendance, aurait entraîné un chômage massif ou aurait débouché sur une nouvelle famine. D'ordinaire, les citoyens possèdent encore un bout de campagne, une *datcha*, une parcelle qu'ils cultivent pour leurs besoins, ou bien ils sont en relation avec des paysans, qui les approvisionnent à des conditions relativement avantageuses.

Au grand étonnement des observateurs, la vie en Ukraine est fondée sur tout un réseau de relations personnelles, qui remplace le réseau social de l'Etat, à quelques détails près. Ce sont surtout les personnes âgées et les invalides qui en bénéficient. Sans ces relations, ils pourraient à peine survivre. Reste que dans de nombreuses familles on se serre la ceinture. Il y a à peine trois ans, l'UNESCO estimait à 80 % le nombre des enfants qui n'avaient pas une nourriture équilibrée, quand ils n'étaient pas sous-alimentés. Dans ce domaine, une amélioration se dessine lentement.

Dans la cuisine ukrainienne, qui, malgré des moyens assez modestes, offre des mets succulents, la pomme de terre joue un rôle essentiel. Sa récolte prend des airs de fête ; on chante en travaillant, et le soir venu, on rôtit au feu les prémices de la récolte. Le sarrasin est un autre élément essentiel de l'alimentation, tandis que le blé se consomme plutôt sous forme... de vodka ! La vian-

de et le poisson sont trop chers pour la plupart des gens, à moins d'aller soi-même à la pêche. C'est ainsi qu'en hiver on voit de nombreux pêcheurs assis au bord des trous de glace.

Les touristes ont toujours beaucoup à raconter sur la solide capacité de boire des Ukrainiens, mais ils oublient que le climat, le style d'alimentation et la pauvreté poussent à l'alcoolisme. Il n'est pas exagéré de dire que c'est grâce à la production de la vodka que l'Ukraine a vécu sa première vague d'innovation. Chaque fois que je voyage en Ukraine, ce qui est fréquent, je découvre aux étalages de nouvelles marques de vodka. Boire de la vodka a son rituel. On ne se contente pas d'avalier son verre, mais chaque fois on porte un toast plein de sagesse.

Espoir malgré tout

La privatisation, considérée à l'Ouest comme le remède pour relancer l'agriculture et l'industrie, a pris l'Ukraine totalement au dépourvu. Car elle suppose que l'on soit capable de prendre des initiatives personnelles. Or, sous le communisme, les gens en ont complètement perdu l'habitude. Aujourd'hui encore, à tous les niveaux, règne la peur d'assumer la responsabilité d'une décision. Beaucoup de gens attendent que quelqu'un d'autre décide, une personne plus haut placée. C'est toute une mentalité qui doit changer de fond en comble, ce qui ne se fait pas du jour au lendemain.

Il existe aussi en Ukraine des riches sans vergogne, qui étalent leur richesse dans des constructions somptueuses et des voitures derniers modèles. De l'autre côté, 29 % (selon la CIA) de la population vit au-dessous du minimum vital. Entre ces deux extrêmes, manque une classe moyenne. Quatre

vingt pour cent des Ukrainiens luttent pour leur existence : « Nous ne vivons pas, me disait avec amertume un Ukrainien, nous survivons. »

Le pays ne manque pourtant pas d'un potentiel de jeunes intelligences, très bien formées comparativement au niveau international. Ces jeunes, malheureusement, ne trouvent pas de débouché après leurs études, du moins pas d'emplois suffisamment rétribués. C'est pourquoi des médecins, des scientifiques travaillent comme chauffeurs de taxis, lorsqu'ils n'émigrent pas. Une émigration qui hypothèque l'avenir du pays, non seulement parce qu'on a investi dans une formation coûteuse, mais parce que ces jeunes feront défaut demain.

Malgré tout, l'Ukraine s'est développée positivement durant les treize années de son indépendance, un délai court lorsqu'il s'agit de construire un nouvel Etat, dont 60 % des habitants ne parlent même pas la langue du pays (interdite sous le régime soviétique), ce qui génère des tensions entre les populations de l'Ouest et celles de l'Est.

Les institutions politiques sont largement insuffisantes, la conscience civique peu développée, la corruption prospère (pour les uns, elle est un moyen de s'enrichir de façon éhontée, pour les autres, la majorité, une stratégie de survie). Mais je pense que dans les années à venir, l'Ukraine va pouvoir se fortifier. Les signes ne manquent pas. « Et l'espoir est la dernière à mourir », dit un proverbe ukrainien.

R. H.

(traduction P. Emonet)

L'œcuménisme vu par un laïc

Dans la communauté des chrétiens de langue française de Bâle, les problèmes d'œcuménisme nous touchent particulièrement. Nos curés et nos pasteurs sont d'ailleurs assez ouverts à ce sujet. Mais dans vos pages, vous interrogez assez rarement les laïcs sur leur manière de concevoir l'œcuménisme dans leur vécu de chrétiens. C'est la raison pour laquelle je me permets de vous soumettre mes réflexions à ce sujet, dans l'espoir qu'elles seront publiées...

L'œcuménisme est un mouvement qui préconise l'union de toutes les Eglises en une seule. A l'origine de l'œcuménisme contemporain, il y eut, en 1910, la Conférence protestante d'Edimbourg suivie, en 1948, par la fondation du Conseil œcuménique des Eglises qui réunit un grand nombre d'Eglises protestantes et la plupart des Eglises orthodoxes d'Orient. Son siège est à Genève.

Longtemps étrangère à ce mouvement, après Vatican II en 1962, l'Eglise catholique a multiplié les contacts avec les non-catholiques et les non-chrétiens. Le 27 octobre 1986, le pape Jean Paul II a rassemblé à Assise des représentants de toutes les religions du monde. On pensait que l'union se ferait rapidement, du moins parmi les chrétiens. Le chrétien reconnaît, en effet, l'ultime réalité dans la Trinité (1 Co 8,6 ; Ep 2,8). Dieu est Père et Créateur, Fils et Verbe, Esprit et Amour. En partant de Dieu, Créateur de toutes choses et Père du genre humain, il semblait possible d'élargir la notion d'alliance à tout le genre humain.¹

Mais trente ans après Vatican II, l'œcuménisme se cherche encore. A qui la faute ? Les accusations mutuelles ne serviraient à rien. Elles risqueraient, tout au plus, de ranimer certaines querelles. Ce ne sont pas les problèmes théologiques qui font le plus obstacle à cette union mais les problèmes humains. En effet, aussi longtemps qu'il n'est pas confronté à des problèmes douloureux, l'homme se cache volontiers derrière ses habitudes personnelles et culturelles. Il oublie

que la Vérité ne peut venir d'une opération intellectuelle mais qu'elle doit lui être donnée par une grâce spirituelle. Cette recherche de la Vérité ne peut d'ailleurs finir car elle a pour but la compréhension d'un Dieu qui est infini.²

Elle doit être un acte d'humilité dans lequel nous acceptons nos limites. Ce n'est pas le consensus qui fonde la Vérité, mais le contraire. Nous devrions d'abord nous efforcer d'aimer Dieu et notre prochain et peut-être, qu'à partir de là, nous pourrions mieux affronter les grands défis de notre époque. L'œcuménisme n'est en fait rien d'autre qu'une tentative de vivre ensemble dans la lumière du Christ qui revient.

Une autre cause importante des difficultés que traverse l'œcuménisme réside dans le puissant courant d'individualisme et d'autonomie qu'on rencontre dans les Eglises chrétiennes d'Europe. Les jeunes refusent, de plus en plus, l'autorité. Ils veulent pouvoir choisir. Or, pour eux, la religion est un domaine de la sphère privée. Elle doit répondre à un besoin personnel et apporter une certaine satisfaction. On la pratique selon son envie et on la quitte quand elle devient trop exigeante.³

Nombre d'adultes partagent ce point de vue. Ils renoncent même à faire donner une formation religieuse à leurs enfants sous prétexte que ces derniers devront choisir quand ils seront plus grands. Et plus de 11 % des Suisses (W. Haug)⁴ affirment ne pas appartenir à une religion ou à une communauté religieuse. Bien qu'ils ne revendiquent pas une appartenance religieuse, cela ne veut pas dire qu'ils soient incroyants pour autant.⁵

- 1 • **Pierre Emonet**, in *choisir*, novembre 1999, pp. 20-23.
- 2 • **H.U. von Balthasar**, Einsiedeln 1984, pp. 7-26.
- 3 • **Albert Longchamp**, in *Echo Magazine*, 6 février 2003, p. 5.
- 4 • **Werner Haug**, cité in note 3.
- 5 • **Albert Longchamp**, op. cit.

En tant que laïcs chrétiens que pouvons-nous faire pour favoriser l'avancement de l'œcuménisme ?

- *Etre attentifs à la présence de Dieu dans le monde. L'homme en est d'ailleurs conscient, puisque, tout au long de l'histoire, il n'a cessé de s'interroger et de se battre à son sujet.*
- *Dire à Dieu, à travers nos interrogations et nos doutes, notre désir de le rencontrer.*
- *Ecouter sa parole qui devient de plus en plus audible au fur et à mesure que notre culte du Moi disparaît.*
- *Croire à son amour de Père et de Créateur d'un monde qu'il a voulu, aussi, pour nous. Dieu reste présent à ce monde qu'il maintient et qu'il porte. La création n'est pas finie. Elle est en voie de cheminement et le restera jusqu'à la fin des temps. Dieu donne à l'homme la possibilité de participer librement à l'achèvement de son œuvre. Il lui donne, en effet, la possibilité de choisir, librement, son destin et de pouvoir coopérer par ses prières, ses actions et ses souffrances à la réalisation des plans divins pour lui et pour les autres (Col 1,4).*
- *Accepter les épreuves que Dieu nous envoie sachant qu'elles font partie de ses desseins à notre sujet.*
- *Valoriser ce qui nous unit aux autres et non ce qui nous sépare.*
- *Chercher, avec l'aide respective des prêtres et des pasteurs, nos points de convergence avec les autres.*
- *Se rencontrer pour oser se le dire et pour agir ensemble.*
- *Laisser aux hommes d'Eglise le soin de trouver des consensus théologiques et surtout ne pas vouloir le faire à leur place, au risque de nous tromper.*

Roger Pittet
Oberwil

Semaine de prière pour l'unité des chrétiens

Le Rassemblement des Eglises et Communautés chrétiennes de Genève (RECG) vous invite à une rencontre et célébration sur le thème :

Ce Christ qui nous rassemble...

« Le Christ, unique fondement de l'Eglise » (1 Co 3,1-23)

**Dimanche 16 janvier 2005,
de 16 h à 18 h,
au Centre orthodoxe du
Patriarcat œcuménique**

12, Chemin des Cornillons,
1292 Chambésy,
Train, Bus V ou Z.

Apprendre

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, *Fribourg*

Brodeuses, d'Éléonore Faucher

L'apprentissage de la vie par de jeunes êtres qui en espèrent tout est si universel qu'il en paraît inusable. Alors que les « romans d'éducation » se font plus rares, le cinéma ne se prive pas d'exploiter ce thème qui éveille le spectateur à la nostalgie de ses premières expériences. Lorsque de jeunes réalisateurs, en apprentissage de faire des films, choisissent de tels sujets, le redoublement de la réalité et de la fiction les rendent plus touchants encore.

C'est le cas des *Brodeuses*, premier long métrage d'Éléonore Faucher. L'image initiale, cocasse, ne montre qu'une chevelure rousse, pour ne pas dire rouge, puis le visage d'une toute jeune fille, 17 ans, Claire, que nous allons suivre dans son combat, ses révoltes, ses décisions, le tout mené avec détermination.

Nous apprenons qu'elle est enceinte, qu'elle entend garder cet enfant mais accouchera sous X, c'est-à-dire anonymement, de telle sorte qu'il sera recueilli par une institution. Le géniteur, garçon inexistant, est rapidement mis hors jeu, et la jeune fille quitte la ferme familiale pour s'installer en ville, Angoulême en l'occurrence. Dans sa petite chambre, elle se calme en brodant avec tout ce qui lui tombe sous la main.

Claire se met donc dans la situation contradictoire de devoir cacher sa grossesse et de gagner sa vie comme vendeuse au supermarché. Ses parents, plutôt sympathiques, catholiques croyants

et pratiquants, en fait dépassés par le tempérament de leur fille, n'y verront pas grand-chose.

C'est alors que, lentement, péniblement, une solution se fait jour lorsqu'une femme, brodeuse pour les ateliers de haute couture parisiens, accepte de la prendre comme aide pour un travail qui révèle très vite son grand talent. Cette veuve, arménienne d'origine, vient de perdre son fils dans un accident de moto, qui était conduite par un camarade du frère de Claire, bouleversé et culpabilisé.

Le film est l'histoire, très simplement racontée, d'un apprentissage multiple que vivent Claire, jouée par la jeune Lola Neymark, et Madame Melikian, interprétée avec sobriété par Ariane Ascaride. On y voit l'initiation à un métier - mot qui, dans ce cas, désigne à la fois la profession et l'instrument - mais plus encore à la maternité. Claire apprend à être mère en acceptant d'établir une filiation avec cette femme qui lui enseigne l'art de la broderie mais aussi celui de la douleur maternelle, portée avec dignité et pourtant crucifiante. De son côté, Madame Melikian recevra de Claire la vitalité qui lui permettra de retrouver le goût de l'existence.

Cela pourrait être larmoyant : il n'en est rien, sans doute grâce à la métaphore de la broderie, qui, dans le sous-sol de la maison, telle une grotte, elle aussi allégorique, exige la concentration et la patience de l'artisan, sur lesquelles se greffe le génie de l'artiste. Point à point, par-dessus, par-dessous, ces femmes

recourent leur vie et celle des autres, puisque le responsable de l'accident, le garçon malheureux, trouvera aussi un apaisement.

L'ombre de la tragédie arménienne donne une plus grande densité à la nécessité du deuil, qui prend du temps, celui de la cicatrice qui se ferme. Chacun des personnages doit apprendre à accepter la perte qu'il a subie, le père de l'enfant à venir, un fils, un ami.

Film féminin au plus beau sens du terme, c'est également un acte de foi dans l'art du cinéma : là aussi, il faut du temps, un soin méticuleux des coupures, des raccords, des coutures ; là aussi, il y a un enfantement, et sans doute une réconciliation avec le monde.

Alors que la première image de *Brodeuses* nous révélait de face, en gros plan, le visage ingrat mais étonnant de Claire, celle du *Dernier Jour*, le film de Rodolphe Marconi, déjà remarqué pour *Ceci est mon corps* (2001), commence par la silhouette, vue de dos, d'un garçon qui a passé la tête par la fenêtre de sa chambre en la brisant. La première séquence, très belle, le suit longuement, toujours de dos, dans les couloirs d'une gare parisienne. Ce parti pris indique combien l'apprentissage à la vie de Simon, jeune étudiant des Beaux-Arts, qui va passer les vacances de Noël en Bretagne avec ses parents, sera difficile de par son attitude négative et fermée.

Disons-le d'emblée, cette œuvre, qui se déroule dans un milieu bourgeois et bien plus sophistiqué que celui de la précédente, n'en a pas la grâce un peu sauvage. Elle a des lourdeurs et des facilités qui gâchent un film attachant par ailleurs, surtout dans son climat, dans la montée d'une tension qu'implique un scénario trop bien agencé, peut-être.

Pourquoi cette fille inconnue de Simon vient-elle le rejoindre dans son compartiment du train presque désert ? Pourquoi se présentent-ils ensemble à la famille de Simon, comme s'ils vivaient ensemble à Paris ? Pourquoi Louise ne dit-elle pas son nom et ne parle-t-elle pas de sa famille ? Pourquoi la mère de Simon disparaît-elle le soir ? Pourquoi enfin Louise provoque-t-elle, jusqu'à le séduire, Mathieu, l'ami de Simon, gardien solitaire du phare ?

Tout cela trouvera une réponse qui n'est que le support de la description d'une solitude, typique de l'âme adolescente, de Simon, joué avec finesse par Gaspard Ulliel, avec son regard buté et sa

cinéma

**Le Dernier Jour,
de Rodolphe
Marconi**

« *Brodeuses.* »



Les clefs de la maison, de Gianni Amelio

soif d'être aimé. Alors que les adultes, empêtrés dans leurs trahisons réciproques, se dérober et que les amitiés se défont lorsqu'elles sont affrontées aux pulsions fondamentales, tandis que la musique et l'alcool ne font qu'exacerber ou endormir les sens, Simon, malgré sa volonté de filmer ce qui l'entoure, comme pour le posséder, se mure dans un silence qui est comme le reflet du secret dont sa naissance fut entourée. La dernière image du film, qui était aussi la première, exprime, dans son ambiguïté même, l'incroyable tension qui habite le tout jeune homme, si forte qu'il en arrive à briser matériellement la vitre, frontière avec l'extérieur, en une sorte de suicide romantique, inachevé sans doute, mais qui clôt ce que le film avait à nous dire des douleurs d'apprendre à être un homme.

Le film de Gianni Amelio, *Les clefs de la maison*, narre aussi l'histoire de l'abandon d'un enfant et de l'apprentissage de la paternité. Mais l'adolescent, que ce jeune père est obligé de retrouver après quinze ans, n'est pas comme les autres : il est gravement handicapé, pour marcher, pour parler, mais pas, on le verra, pour aimer. Le père s'était enfui après que sa femme était morte en accouchant d'un enfant qui « avait des problèmes », comme on le lui avait alors pudiquement dit.

Son oncle et sa tante, qui ont élevé l'enfant, font appel au père indigne pour qu'il l'emmène à Berlin se faire traiter dans une institution spécialisée dans la rééducation. A contrecœur, à reculons, le père accepte. Son malaise ne vient pas seulement de sa mauvaise conscience, mais de cette gêne, porteuse de maladresse parfois offensante, qui habite les gens « normaux » devant le handicap physique et surtout mental.

La rencontre se passe bien : le père et le garçon s'adoptent mutuellement. Mais les choses se compliquent parfois et nous assistons à la palette des sentiments qui se succèdent chez l'adulte, qui veut d'abord en faire trop, pour passer ensuite au rejet et même à la honte. Il y a des scènes savoureuses et amusantes, d'autres pathétiques. L'enfant fait des progrès, incroyablement tenace, mais surtout ouvert, joyeux, habité par une plénitude de vie, qui rend le film magnifique. En contrepoint de cet optimisme, le cinéaste montre une belle figure de femme, presque tragique, dont l'enfant ne pourra pas, lui, progresser.

Jean-Luc Douin, dans sa critique du *Monde* (15 septembre 2004), n'a pas hésité, à propos de ce film, à citer André Bazin qui parlait de « pouvoir ontologique du cinéma ». « Comme Roberto Rossellini, Amelio traque une vérité intérieure, la mutation existentielle en miracle, la bouleversante irruption d'une lumière à l'intérieur d'un homme. » Ici, c'est au spectateur d'apprendre.

G.-Th. B.

Raffiné et dégoûté

Joris-Karl Huysmans

● ● ● Gérard Joulé, Lausanne

La carrière de Huysmans nous fait concevoir une aventure morale d'un rare intérêt : la transformation du naturalisme en mysticisme et la purification d'une âme par le dégoût.

Il y avait chez Huysmans deux sentiments contradictoires en apparence, celui de la laideur des hommes et des choses et de l'impureté de la chair et de ses œuvres, et au fond une complaisance pour cette laideur se traduisant par une sorte d'orgueilleuse virtuosité à les décrire. Mais son jugement sur les ignominies, dont il était obsédé, était déjà un jugement chrétien, le jugement d'un moine tenté et succombant avec honte à la tentation. L'art, la femme, le diable et Dieu furent les grands intérêts de sa vie mentale, d'ailleurs incessamment sollicitée, irritée, irriguée et aiguisée par le détail infini et minutieux des misères de l'existence.

L'horreur de l'universel cloaque de lâcheté, de sottise et d'impudicité qu'est le monde ne lui laissait de refuge que ces étroits et secrets paradis d'entier renoncement et de pureté parfaite que sont les cloîtres. Ces blancs asiles lui étaient physiquement un bain de paix. Rien du catholicisme littéraire de Chateaubriand, très peu même de celui de Barbey d'Aurevilly ou de Baudelaire, purs artistes qui ne concluent pas par des actes. Les nerfs de Huysmans ne lui per-

mettent de séjourner que dans des extrêmes. Il va jusqu'au bout du catholicisme et jusqu'au fin fond.

Or ce fond, c'est le monde considéré comme le champ de bataille de Dieu et du démon, c'est la foi au surnaturel précis et continu, à l'action directe, sensible et personnelle d'un Dieu personnel sur les âmes et au jeu de la réversibilité des mérites, tel que l'a conçu et pratiqué le Moyen-Age. Ces prodiges s'opèrent par la prière méthodique, la pénitence et la pratique des sacrements.

Péché et idéal

Huysmans était un pessimiste maladif, enfantin. Laissant de côté les grandes catastrophes, il se réservait les infiniment petites. Personne n'a mieux traduit que lui la nausée de la chair et de ses turpitudes. A la différence des romantiques qui se plaisaient à gonfler leur moi et à embellir le péché, lui l'étalait dans toute sa dégoûtante horreur. Et en même temps qu'il succombait à des tentations qui l'avilissaient, son âme restait éprise du plus pur idéal.

S'il donnait la première place à l'art médiéval, c'est qu'il y voyait la synthèse de toutes les victoires de l'esprit sur la matière. Il célébrait le côté émacié d'une cathédrale comme celle de Chartres, qu'il appelait la blonde aux yeux bleus,

Joris-Karl Huysmans

En ménage,
La Chasse au snark,
Jaignes 2004.
A Rebours,
Flammarion, Paris 2003.

le plain-chant lui représentait la voix humaine affranchie des troubles qu'elle fait naître. En peinture, il allait droit aux Primitifs qui donnaient à leurs madones une figure extraterrestre. Il admettait facilement le miracle, le surnaturel, il n'admettait même que cela. Renan n'avait aucune prise sur lui. Il avoua à plusieurs reprises que sa conversion datait d'*A Rebours* et qu'il le devait au dégoût de l'existence et à l'art.

A Rebours est l'histoire d'une âme en peine qui raconte ses impuissances à vivre. L'auteur y décrit dans un style superlativement indéfendable devant les professeurs de rhétorique, mais qui nous amène presque à chaque page à ouvrir

J.K. Huysmans,
gravure de Vibert



le *Littre* avec une sorte de « pourlèchement » linguistique, le *taedium vitae* d'un raffiné qui s'enferme dans la solitude où il fuit ses dégoûts et cultive ses quelques goûts.

D'aucuns ont cru voir dans *Des Esseintes* quelque chose comme le Werther ou le René des années 1880, le mal de René s'étant sensiblement aggravé (ou, dirions-nous, épuré et raffiné) dans l'espace d'un siècle. On connaît le cas de René : c'est en somme le sentiment d'une disproportion entre la volonté (déjà bien débile) et les aspirations (on se gardera bien de dire les passions) avec beaucoup de rêves, d'illusions, de vagues croyances. Le héros de Huysmans, lui, n'est ni vague ni mélancolique. Il est morne et pessimiste. Ses dégoûts sont précis, ses haines bien définies. Il ne se réfugie plus dans la rêverie ou dans quelque amour emphatique, mais dans les raffinements littéraires et la recherche des sensations rares. René avait du vague à l'âme, *Des Esseintes* s'ennuie à crever. Bouvard et Pécuchet ne sont pas loin.

Tout est syphilis

Au début du livre, *Des Esseintes*, éreinté par des excès de toutes sortes, se retire dans une solitude aux environs de Paris pour s'y livrer aux douceurs d'une existence entièrement artificielle. Cette vie, il l'a d'ailleurs déjà commencée. Il a aimé une femme ventriloque pour le pur plaisir d'avoir peur quand elle parle du ventre pendant leurs étreintes. Une fois, s'étant procuré un sphinx en marbre noir et une chimère en terre polychrome, il a fait réciter par sa maîtresse le dialogue de *La Tentation de saint Antoine* entre la chimère et le sphinx.

Il se retire donc dans sa tour d'ivoire où il dormira le jour et veillera la nuit. Il s'arrange un cabinet de travail orange avec des baguettes et des plinthes indigo, une petite salle à manger pareille à une cabine de navire et, derrière la vitre du hublot, un petit aquarium où nagent des poissons mécaniques, et une chambre à coucher où il imite avec des étoffes précieuses la nudité d'une cellule de chartreux.

Une nuit, il passe en revue sa bibliothèque latine. Virgile est un cuistre et un raseur, Horace a des grâces éléphantines, César est un constipé et Cicéron un imbécile. Juvénal est médiocre malgré quelques vers rudement bottés. Mais Lucain, quel génie ! Et Claudien et Pétrone ! Pourtant rien n'égale à ses yeux les écrivains de la pleine décadence, leur déliquescence faisandée, leur style blet et verdi. Prudence... Sidoine...

C'est alors qu'il se rappelle son enfance chez les jésuites. Il lit un peu de théologie et revient, en passant par *l'Imitation*, aux conclusions de Schopenhauer. Tout n'est que syphilis, songe Des Esseintes. Sur quoi il a un cauchemar très compliqué et très horrifique. Puis comme il pleut, l'envie lui prend de se rendre à Londres. Il entre dans une taverne près de la gare du Nord remplie d'Anglais, boit du porto, de la porter, dîne, et estimant qu'il a vu l'Angleterre, rentre chez lui. On est en plein Villiers de L'Isle-Adam, en plein Hegel, en plein Mallarmé. A quoi bon vivre, quand on vit par la pensée ?

Une fois chez lui, il passe en revue sa bibliothèque française. Baudelaire est son dieu, aussi l'a-t-il fait relier en peau de truie. Il méprise Rabelais et Molière, trop sains, trop bien portants, trop vivants, et se soucie fort peu de Voltaire et de Rousseau, écrivains pour les concierges, les notaires, les bas bleus et les cousettes. Il parcourt sa bibliothèque catholique. Il a quelque sympathie

pour Lacordaire, Veuillot, Hello, et il goûte assez le mysticisme sadique de Barbey d'Aurevilly.

Après un intermède déprimé, pendant lequel il maudit saint Vincent de Paul (« car depuis que ce vieillard est décédé, on recueillait les enfants abandonnés au lieu de les laisser périr sans qu'ils s'en aperçussent »), Des Esseintes revient à ses bouquins. Balzac, trop réaliste, le froisse. De Flaubert, il aime *La Tentation*, de Zola, *La faute de l'abbé Mouret*. Poe lui plaît et Villiers, mais rien ne vaut Verlaine et surtout Mallarmé. Le théâtre, n'appartenant pas à la littérature, il n'en dit rien. En fait de musique, ses goûts vont à Schumann et à la musique médiévale.

Des Esseintes tombe malade. Son médecin lui enjoint, sous peine de mort, de rentrer à Paris. Des Esseintes a à cet instant un léger accès de catholicisme, tempéré, il est vrai, par cette considération que d'éhontés marchands fabriquent aujourd'hui presque toutes les hosties avec de la fécule de pommes de terre où Dieu ne peut descendre. Cette perspective d'être constamment dupé, même à la Sainte Table, n'est point faite pour enraciner des croyances déjà débilés, et tout finit par une malédiction générale. L'aristocratie est idiote, le clergé déchu, la bourgeoisie ignoble. Croule donc, société, meurs donc vieux monde !

Conversion

Non, jamais le monde n'a si étrangement pué au nez d'un homme. Huysmans poussa plus loin que son héros le pessimisme et l'impureté. Il les poussa jusqu'à leur dernier degré d'exagération : le satanisme ou la luxure blasphématoire. Il alla jusque-là du moins par la curiosité inassouvie de l'imagination. Il se passionna pour tout ce qui a trait à

l'occultisme, à la magie, aux phénomènes surnaturels, prêta une oreille complaisante à tous les charlatanismes. Avec tout ce qu'il avait vu et entendu dans ces milieux, il fit un livre qu'il intitula *Là-bas*, où il y avait beaucoup de naïveté, pas mal de mauvais goût et de diableries douteuses, mais qui attira et retint par l'originalité du thème et la vérité des personnages.

Ce livre souleva un tollé et motiva même la rupture avec Léon Bloy. Mais sous l'averse, Huysmans se sentit lavé, purifié, ressuscité et se mit résolument en marche vers la lumière divine, aidé cette fois par des gens qui sentaient moins le fagot que ses anciens initiateurs, comme l'abbé Mugnier et l'abbé Ferret.

Il raconta sa conversion dans *En route*,

qui clôt en quelque sorte son histoire. Puis il demeura exclusivement fidèle à sa nouvelle inspiration religieuse dans une suite d'ouvrages nourrissants et toujours assez baroques sous le rapport du style comme *La Cathédrale*, *Les Foules de Lourdes*.

Le 12 mai 1907, il scella d'un cancer de la bouche dans d'atroces douleurs et de la plus sainte mort quinze ans de persévérance chrétienne.

L'homme nouveau

Un raffiné, c'est d'abord un dégoûté. Huysmans fut l'un et l'autre, et l'un pour être l'autre. Il surmonta son dégoût, se pinça le nez, rendit le monde et là-bas, là-bas, là-haut, là-haut, il respira l'odeur de la sainteté, pareil à ces Thaïs, à ces saintes du désert, aux sens amortis, angélisés et qui seraient mortes d'effroi si on avait évoqué devant elles leur vie antérieure de courtisane.

Oscar Wilde et Frederick Rolfe le continuèrent en Angleterre, Péladon et Raymond Roussel en France, le premier dans l'occultisme et le second dans le surréalisme et le dandysme.

La bouche d'un pistolet et les pieds de la Croix, lui avait dit Barbey d'un ton comminatoire. Pour ce raffiné, ce dégoûté, ce désespéré, il n'y avait pas d'autres voies de sortie possibles. Mais entre les deux et entre-temps, qu'y a-t-il donc ? Le Monde. Ce monde qui passe et qui au fond n'est rien. Huysmans choisit les pieds du crucifix mais mourut d'un cancer de la bouche, ce qui prouve bien que la balle de pistolet avait fait son chemin. La naissance de l'homme nouveau est toujours plus ou moins sanglante. Ames chrétiennes, pleurez sur vos péchés.

G. J.

Prix Tandem, 2007

La Société Suisse des Auteurs (SSA) et la Fédération suisse des sociétés théâtrales d'amateurs (FSSTA) proposent de servir de plateforme d'échange entre auteurs intéressés à écrire pour le théâtre amateur, et les sociétés théâtrales d'amateurs désireuses de monter leurs pièces.

Les deux meilleures créations issues de cette collaboration seront récompensées par le Prix Tandem : 1^{er} prix (Fr. 8000.-), 2^e prix (Fr. 5000.-).

Date limite pour l'envoi des dossiers de motivation : 1^{er} mars 2005.

Règlement et informations :

SSA, Fonds culturel, 12/14, rue Centrale, C.P. 7463, 1002 Lausanne, www.ssa.ch.
FSSTA, Secrétariat permanent, C.P. 36, 1553 Châttonnaye FR, www.fssta.ch.

Histoire contemporaine

Pour avoir eu le privilège de collaborer avec Francis Blanchard, directeur général du Bureau international du travail (BIT) de 1974 à 1989, je ne puis que recommander cet ouvrage qui est inclassable. L'originalité de ce témoignage est de prendre appui sur la traversée d'une période toute proche de nous, celle de la guerre froide entre les deux blocs et du basculement de l'histoire qui s'est réalisé sous nos yeux. Après l'époque des certitudes, nous avons été projetés dans les prodromes des turbulences de la mondialisation. Le lecteur est ainsi convié à entrer dans bon nombre des principales préoccupations de son auteur, notamment la conviction majeure que l'Organisation internationale du travail (OIT), première institution spécialisée du système des Nations Unies, détient une mission essentielle, celle d'établir un ferme contrepoids humain aux mécanismes du marché. En quelque sorte, le défi est de faire surgir dans le microcosme du « tripartisme » des syndicats, des employeurs et des gouvernements, avec toutes les réticences et résistances imaginables, une « conscience sociale » dans le monde contemporain. L'intérêt de ce récit est indubitablement de nous décrire, avec talent et gravité, quelques situations qui ont précédé la chute du mur de Berlin, en particulier la longue crise entretenue par les Etats-Unis avant leur départ de l'OIT et leur retour en 1980. Nous participons de la sorte à une captivante série d'entretiens, non moins délicats, avec le colonel Kadhafi à Tripoli (1977), le général

Videla à Buenos Aires (1978) et, dans le tunnel des questions du Moyen-Orient, avec le président Sadate. De précieux commentaires sont apportés sur le rôle des responsables de l'OIT quant à l'appui apporté à la Pologne dans sa marche vers la liberté. Sur ce point de l'histoire, l'influence du pape Jean Paul II est soulignée avec justesse.

Enfin, le lecteur sera certainement touché par la profonde humanité de l'auteur, aussi bien dans le souvenir de son enracinement familial et l'évocation chaleureuse de ses proches, qu'au cœur des « combats » techniques et politiques à mener au jour le jour.

Un ouvrage inclassable ? Non, car nous sont offertes dans ce témoignage une perception de l'histoire contemporaine, avec ses ombres et ses aspirations, et indubitablement une pertinente réflexion sur notre temps. Les passionnés de la diplomatie se trouveront à l'aise dans cette pédagogie internationale. L'ouvrage permet de suivre et de mieux comprendre au fil des années, et dans la trame du quotidien avec des détails stratégiques et de fines anecdotes, la tâche des négociateurs de haut niveau. Décidément, la responsabilité qu'implique la conduite des affaires du monde exige à la fois de la compétence, de la ténacité, de la souplesse et surtout du courage.

La préface élogieuse de Philippe Seguin souligne la qualité de cet itinéraire professionnel qui s'inscrit dans le droit-fil des intuitions d'Albert Thomas, premier directeur du BIT.

Louis Christiaens s.j.

Francis Blanchard,
L'Organisation internationale du travail. De la guerre froide à un nouvel ordre mondial,
Seuil, Paris 2004, 317 p.

■ Eglises

Augustin Babiak,
De la légitimité d'un Patriarcat ukrainien
 Augustyn Babiak, Lyon 2004, 308 p.

Passionnant ouvrage sur l'Eglise ukrainienne ! La qualité de l'écriture et surtout la richesse des documents cités donnent au lecteur, qu'il soit féru d'Orient chrétien ou néophyte en la matière, un excitant panorama historique de cette Eglise qui clame haut et fort la pleine reconnaissance de ses droits par l'instauration - ou la restauration, tel est le débat ! - d'un patriarcat.

En six denses chapitres pour légitimer cet appel, le livre, page après page, met en exergue le délicat rapport entre la Rome latine et les sièges orientaux : faut-il le considérer en termes de primatie (d'honneur ou canonique) de Rome sur Kiev ou de vraie contiguïté canonique entre les deux sièges ? Si l'argumentation en faveur du patriarcat ukrainien est parfois technique, l'issue des tractations concerne toute Eglise locale face à la tendance du centralisme romain.

Passionnant... mais passionné, également. L'auteur nous conduit dans ses ornières, dé-cortiquant notamment la réflexion et l'expérience du patriarche Slipyi, qui figure parmi les nombreux martyrs du XX^e siècle, mais arguant parfois légèrement sur le registre ambigu du dolorisme.

Cet ouvrage est une étape sérieuse et scientifique sur un sujet qui est loin d'être clos.

Thierry Schelling

Mgr Kurt Koch
Chrétiens en Europe

Nouvelle évangélisation et transmission des valeurs. Enjeux et défis.
 Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 168 p.

Dans une Europe pluraliste et sécularisée, comment communiquer la foi et sauver les valeurs vitales ? Que recouvre l'expression « nouvelle évangélisation » ? A ces questions, l'auteur répond par une analyse affinée et pertinente des enjeux et défis qui attendent l'Eglise au tournant de l'histoire.

Certains esprits nostalgiques de l'ancienne chrétienté déplorent le pluralisme actuel et la sécularisation. Ils considèrent le monde comme un lieu de perdition et sont prêts à endosser les armes de l'endoctrinement et du prosélytisme pour le convertir à l'Évangile.

Mgr Kurt Koch pose sur la société un tout autre regard. Il y discerne les trésors évangéliques qu'elle a pris à son compte, se détachant de l'Eglise sans se déchristianiser. Certes, elle traverse une grave crise mais elle n'a pas exclu la religion. Elle est ouverte à l'amitié, au dialogue, au témoignage mystique et vivifiant d'un christianisme résolument œcuménique.

Qu'il est bon de trouver dans cet ouvrage des paroles fortes par leur contenu, belles et profondes par leur densité humaine, éclairantes et libératrices par leurs propositions pastorales ! Derrière le professeur érudit, méthodique et structuré, se profile l'être sensible, positif, amoureux tendu vers Dieu, qui nous invite à un engagement libre et généreux, jamais obsédé par les résultats à obtenir.

Cet engagement, vécu avec une sérénité passionnée et une passion sereine, rayonne à travers la pauvreté humble et joyeuse de qui sait recevoir autant que donner, dans un élan de communion où l'« être-avec-autrui » l'emporte sur l'« être-pour-autrui ».

Marie-Rose Genoud

Henri Madelin s.j.
Si tu crois

L'originalité chrétienne
 Bayard, Paris 2004, 188 p.

L'ancien rédacteur en chef de la revue *Études* présente ici une synthèse intelligente de la position catholique romaine d'après Vatican II. Contre un certain retour aux réflexes peureux d'avant le concile, Henri Madelin affiche une posture à la fois respectueuse, critique et libre face au monde, dans la mouvance de la constitution conciliaire *Gaudium et Spes*. De plus il prend appui sur les données scientifiques contemporaines pour souligner la cohérence de la foi chrétienne.

L'ouvrage peut également être lu comme un bon résumé de la bibliothèque idéale du chrétien d'aujourd'hui : Bonhoeffer, Teilhard de Chardin, Karl Rahner, Christophe Theobald, Paul Beauchamp, Jean Paul II croisent la route de Max Weber, Simone Weil, Jean Botero, Georges Morel, Claude Allegre.

Reste un regret : où est passé l'interpellation suggérée par le titre ? Même le chapitre biographique, seul chapitre écrit à la première personne du singulier, garde une sorte de distance en surplomb. Dommage.

Etienne Perrot

Pierre Gisel

Sacraments et ritualité en christianisme
125 propositions

Labor et Fides, Genève 2004, 96 p.

Voici un livre remarquable. Avec clarté, finesse et intelligence théologique, l'auteur présente le septénaire sacramentel, en réfléchissant sur l'importance du rite et la spécificité des sacrements. Ceux-ci, procédant de l'économie croyante inscrite à même le monde, sont reçus dans la foi comme dons venant d'ailleurs. Ils structurent l'existence chrétienne.

L'auteur ne fait pas l'impasse sur les différences confessionnelles et sait les mettre en perspective à partir des données bibliques, historiques, anthropologiques et pastorales. Se font jour, malgré un accord de fond, des différences notoires. Ainsi de l'eucharistie, « signe extérieur » pour Calvin, alors qu'elle est la « source et le sommet de toute la vie chrétienne » selon Vatican II. Ainsi de la réconciliation qui se fonde certes sur le baptême, marque du pardon originaire et toujours présent de Dieu, mais ne s'actualise pas moins dans la perspective catholique comme sacrement par la médiation de l'Eglise.

Ce petit livre permettra au baptisé de comprendre comment il vit de sa foi en l'actualisant par le rite, ce langage du corps qui fait entrer pleinement l'homme dans l'ordre symbolique de l'Alliance.

Luc Ruedin

■ Religions

Abdelmajid Charfi

L'islam entre le message et l'histoire

Albin Michel, Paris 2004, 232 p.

Passionnante collection que celle de *L'islam des lumières* ! Cet ouvrage s'ajoute aux précédents dans le cadre d'une étude scientifiquement poussée sur les sources de l'islam et effectuée par d'érudits musulmans francophones ou traduits.

Huit chapitres parcourent des grands thèmes classiques de la réalité islamique : la personne du prophète Mohammed, le texte coranique, le droit et la théologie musulmanes, le califat et le soufisme. Le procédé d'analyse choisi par l'auteur est l'application des sciences humaines - histoire, sociologie, etc. - au phénomène religieux qu'est l'Islam, en vue d'une actualisation de son message pour l'aujourd'hui de ses adhérents. La critique judicieuse et personnelle de Charfi renseigne le néophyte en la matière et enseigne le croyant tout à la fois. Pédagogie intellectuelle et mode d'interprétation du donné religieux font bon ménage.

L'intérêt de l'auteur est une éducation de la réponse personnelle du musulman croyant dans le quotidien de sa vie religieuse, rejoignant ainsi les autres auteurs de la collection qui se font les avocats du sujet. En cela, l'ouvrage dissèque et enrichit en même temps comment vivre en tant que musulman dans la réalité contemporaine, tout en relisant le passé pour y discerner l'essentiel du relatif. Une verve témoignant d'une foi adulte traverse ces pages agréablement annotées qui prouve que toute religion, qui plus est universelle, nécessite une constante « refondation » à la lumière des connaissances humaines qui évoluent sans cesse.

Thierry Schelling

Tarif Khalidi

Un musulman nommé Jésus

Dits et récits de la littérature islamique

Albin Michel, Paris 2004, 272 p.

Pour la première fois, quelque trois cents citations attribuées au Christ par la tradition islamique sont disponibles dans cet ouvrage traduit en dix-huit langues et publié en français. Ce livre de Tarif Khalidi, directeur du Centre d'études sur l'Islam, à Cambridge, était donc attendu. Pour un lecteur chrétien, comment apprécier ces interprétations de la figure de Jésus selon le Coran ? Jusqu'où accepter ces déformations sur l'identité de Jésus, fils de Dieu, mort et ressuscité comme en témoignent les évangélistes.

Ecrit six siècles après la mort du Ressuscité, le Coran se donne une liberté totale d'interprétation sur Jésus à la limite de l'acceptable. Par exemple, le lecteur découvre dans cet ouvrage plusieurs citations de l'Evangile de Matthieu, reconverties dans la tradition

musulmane. Ainsi il s'amusera ou s'agacera devant un Jésus lançant : « Béni soit celui qui lit le Coran », en écho au passage du Nouveau Testament : « Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu. » Surréaliste ! L'auteur n'hésite pas à nommer ce corpus de trois cents citations attribuées à Jésus, un « véritable évangile musulman ». D'où l'importance de prendre avec précaution ce recueil de paroles et d'actes attribués à Jésus dans la tradition de l'Islam.

L'intérêt de cet ouvrage réside, sans doute, dans le souci de montrer combien la figure de Jésus occupe une place de choix dans le Coran. On sait que le Coran, dans un style plus proche de la poésie que de la prose, annonce son intention de restaurer les rencontres passées entre les prophètes. Jésus est l'un d'entre eux. Mais il est ni incarné, ni crucifié, ni ressuscité ! Le Christ est celui qui résout des conflits internes à l'Islam.

Autre Jésus fréquent dans ce livre, sans doute le plus important : celui d'une force morale vivante, sorte de patron de l'ascétisme musulman.

Cet ouvrage donne l'occasion de découvrir une autre facette du Jésus des textes musulmans, en marge du Coran. Une figure méconnue de Jésus, car elle est d'abord une déformation profonde du Jésus des Évangiles.

François Le Roux

■ Littérature

Marie-Luce Dayer ***Des cercles et des étoiles***

Contes et récits

Editions Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne
2004, 108 p.

Les quinze contes de ce neuvième volume de Marie-Luce Dayer révèlent à chacun une vie comme « un jardin à cultiver avec vigilance et diligence » où « l'amitié entre les êtres est une pluie d'amour qui éloigne la mort et fait grandir la vie » (8^e conte). Car les contes parlent toujours de vie, de joie, de fidélité mais le tout mêlé à des voies obscures, des hôtes indésirables (envie, avarice, pouvoir, orgueil, timidité, vaine gloire).

Nous avons tous la tête dans les étoiles et les pieds dans les cercles concentriques qui initient la vie sur terre. Avec « des yeux qui traversent le visible et les oreilles qui traversent le son ou les paroles », nous recherchons le bonheur dans le clair comme

dans l'obscur. Et si Marie-Luce Dayer excelle à « prendre la phrase, la dérouler, l'enrouler à nouveau, la faire danser », c'est pour que, « gardiens d'étoiles », nous nous ouvrons à « la poésie qui ne peut pas s'enseigner » mais que l'on porte en soi. Ainsi nous pourrions compter les étoiles filantes, celles qui sont les plus précieuses car elles ne se laissent pas saisir. Ainsi sont les contes qui traversent nos vies.

Marie-Thérèse Bouchardy

Pauline Melville ***La transmigration des âmes***

Zoé, Genève 2004, 268 p.

Dépaysage total ! Si déception devait survenir, remboursement garanti à l'arrivée. Cette *transmigration des âmes*, ou plutôt des esprits, invite le lecteur à une sarabande peu ordinaire. Les douze nouvelles proposées sont inhabituelles, fantastiques et nous entraînent dans un ballet effréné. Le tout épicé de couleurs, de saveurs et d'odeurs provenant de ces îles dont nous ne connaissons, nous Occidentaux, que des rumeurs lointaines.

L'effet de surprise passé, on entre avec plaisir dans un monde étrange dont la musique des mots et des expressions retentit agréablement à nos oreilles. D'un président en exil - et quel exil... - à un carnaval déchaîné, en passant par une vieille dame très sage qui gagne à plus de quatre-vingts ans le concours de danse de la *Taberna Verde*, le décor est dressé. Pourtant, au détour de l'une ou l'autre nouvelle, le voyage s'arrête à Londres et à Prague mais s'empresse de nous ramener dans ces îles que l'auteur connaît si bien et qu'elle décrit à merveille.

Marie-Luce Dayer

Bigaouette Francine, *Le cri de déréliction de Jésus en croix. Densité existentielle et salvifique*. Cerf, Paris 2004, 496 p.

Campiche Roland, *Les deux visages de la religion. Fascination et désenchantement*. Labor et Fides, Genève 2004, 408 p.

Causse Jean-Daniel, *L'instant d'un geste. Le sujet, l'éthique et le don*. Labor et Fides, Genève 2004, 120 p.

*****Col.**, *With a demonstration of the Spirit and of Power*. WCC Publications, Genève 2004, 182 p. [39607]

*****Col.**, *Worship Today. Understanding, Practice, Ecumenical Implications*. WCC Publications, Genève 2004, 326 p. [39608]

*****Col.**, *Prions pour nos défunts. Quatre semaines de prière*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 224 p. [39597]

Conseil national de la solidarité, *Partager au nom du Christ. Evangile et solidarité. Réflexion biblique et théologique*. Bayard, Paris 2004, 64 p.

Davy Marie-Madeleine, *Traversée en solitaire*. Albin Michel, Paris 2004, 274 p.

Desmet Marc, *Souffrance et dignité humaine*. Fidélité, Namur/Paris 2004, 104 p.

Dewickere Paul et Frida, *Sur les pas de saint Benoît. Un itinéraire spirituel*. Fidélité, Namur 2004, 168 p.

Gourrier Patrice, Moïnard Monique, *Huit jours pour habiter son corps*. Malesherbes Publications, Paris 2004, 104 p.

Grün Anselm, *Croire en Dieu - Croire en soi*. Médiaspaul, Paris 2004, 104 p.

Grün Anselm, *Croire ou vivre plus*. Médiaspaul, Paris 2004, 88 p.

Grün Anselm, *L'art de vivre en harmonie*. Albin Michel, Paris 2004, 310 p.

Grün Anselm, *Le trésor intérieur. Entretiens*. Fidélité, Namur/Paris 2004, 192 p.

Habert Yves, *Prier 15 jours avec Paul Claudel*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 122 p.

Hausman Noëlle, *Où va la vie consacrée ? Essai sur son avenir en Occident*. Lessius, Bruxelles 2004, 240 p.

Lefebvre Philippe, *La Vierge au Livre. Marie et l'Ancien Testament*. Cerf, Paris 2004, 214 p.

Martini Carlo Maria, *Propos sur l'art*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 94 p.

Nagai Makoto, *Le sourire des cloches de Nagasaki*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 122 p.

Naki Innocent, *La Suisse, les étrangers et les noirs*. Editions de l'Aire, Vevey 2004, 132 p.

Rey Bernard, *Marcher vers toi, mon Dieu. Le défi de l'existence chrétienne*. Cerf, Paris 2004, 148 p.

Schnieper Claudia, *Arbres sacrés. Un tour du monde*. Editions Mondo, Vevey 2004, 108 p.

Ségalen Jean-Marie, *Prier 15 jours avec Gérard Majella, le saint patron des futures mamans*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 122 p.

Soggin J. Alberto, *Histoire d'Israël et de Juda. Introduction à l'histoire d'Israël et de Juda des origines à la révolte de Bar Kokhba*. Lessius, Bruxelles 2004, 518 p.

Suaud Charles, Viet-Depaule Nathalie, *Prêtres et ouvriers. Une double fidélité mise à l'épreuve 1944-1969*. Karthala, Paris 2004, 598 p.

Trabichet Jean, *Si la Bible m'était contée. Les rendez-vous du Dieu créateur avec les hommes*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 306 p.

Vergely Bertrand, *La foi, ou la nostalgie de l'admirable*. Albin Michel, Paris 2004, 152 p.

Verlinde Joseph-Marie, *L'anneau et la couronne II. Revenez à moi de tout votre cœur. Homélies pour chaque jour du Carême et de la Semaine Sainte*. Parole et Silence, Paris 2004, 214 p.

Vulliez Hyacinthe, *La JAC. Des Savoyards racontent*. Le Vieil Annecy, Annecy 2004, 222 p.

Weinreich Sonja, Benn Christoph, *AIDS - Meeting the Challenge. Data, Facts, Background*. WCC Publications, Genève 2004, 118 p.

Les apparatchiks

Ils sont là depuis l'aube des temps, l'Égypte ancienne, Byzance la complexe, la Russie tsariste, la Suisse de la culture : ils sont assis, sûrs d'eux, conscients de leur éternité, ils ont l'arrogante tranquillité des espèces qui auraient précédé l'humanité et seraient pénétrées par la génétique certitude, le jour venu, post-apocalyptique, de lui survivre. Pour les désigner, il faut rendre hommage à la langue russe, sonore et métalliquement charnelle, qui a su leur inventer un nom : les apparatchiks.

Ils existent évidemment partout, dans toutes les sociétés, toutes les entreprises, les grands corps de l'Etat, les médias, les réseaux associatifs, les syndicats d'enseignants, les suppôts professionnels du patronat, les offices fédéraux, et tout autant dans le privé, ce qui est encore plus surréaliste, comme si tout groupement humain secrétait son quota, peut-être invariant d'ailleurs, d'Abyssinie à la Prusse orientale, d'apparatchiks.

Un apparatchik n'est pas nécessairement un inutile. Il doit bien avoir une fonction, puisqu'il existe, jusque dans les firmes les plus sélectives, et qui ne sont pas spécialement enclines, en ces périodes difficiles, à faire des cadeaux. L'apparatchik, généralement, ne s'intéresse que très peu, et de très loin, au produit fabriqué par l'entreprise. Il n'est pas un créatif, encore moins un imaginaire,

son enthousiasme est gris comme un stratus d'automne, et pourtant il est là, comme un meuble. L'entreprise le garde.

Car la fonction première de l'apparatchik, et nul n'est besoin d'être spécialiste de Pouchkine pour le saisir, c'est la conservation, l'entretien jaloux, opiniâtre, de l'appareil. Chez Fiat, côtoyant sans les voir les meilleurs dessinateurs de prototypes, l'apparatchik s'occuperait sans doute du journal d'entreprise, ou du cahier de doléances des mécontents, ou du rayon végétarien de la cafétéria, ou de la collecte pour la baignade de bureau sur les bords du Pô, toutes choses éminemment respectables, mais d'un rapport assez lointain, vous en conviendrez, avec la fabrication de voitures. Laquelle me semble tout de même, pour Fiat, une activité assez importante.

Les apparatchiks sont souvent sociables, attachent de l'importance à la bonne ambiance de l'entreprise, n'oublent pas les anniversaires de leurs collègues, les pressent de rester au lit et de ne surtout pas venir travailler au-delà de 37,5 de température corporelle. Comme ils sont là pour l'éternité, ils prennent le temps. Les apparatchiks marchent lentement. Certains d'entre eux fument la pipe, qu'ils ont soin, d'ailleurs, de bourrer avec application et minutie, car, un être humain n'étant jamais totalement imparfait, un apparatchik peut s'avérer d'un rare et appréciable perfectionnisme. Les apparatchiks sont des horlogers, avec juste un

point un peu gênant : ils ne produisent jamais la moindre montre. D'ailleurs qu'importe de savoir l'heure, quand on est soi-même éternel ?

Les apparatchiks s'associent et s'assemblent. Ils aiment évoquer leurs problèmes, ensemble, devant une tisane, si possible pas trop chaude. Chez Fiat, à Turin, ils ne parleraient jamais du tout dernier modèle, le dernier cri, la voiture de rêve pour tous les Italiens et toute la planète, celle qui partirait à la conquête du monde et ferait exploser les parts de marché. Non. Ils auraient des soucis plus intérieurs : le prochain repas du comité d'entreprise, par exemple. Ou la demande d'un meilleur équilibre nutritif dans les menus de la cantine. Car un apparatchik est très soucieux, toujours, du rapport chiffré entre protéines et glucides, et, si les lipides s'y mettent aussi, il sort immédiatement sa calculette. Dans la poche extérieure gauche. A côté du tabac pour pipe. On est éternel, mais on se conserve, tout de même.

Un apparatchik, prenons toujours notre Turinois de chez Fiat, déteste généralement le cambouis des chaînes de montage. C'est vrai, ces ateliers salissants et bruyants, ces milliers de voitures en devenir; toujours désespérément les mêmes, le bleu de travail de ces prolétaires piémontais, tout cela, se demande l'apparatchik, est-il bien nécessaire à l'entreprise ? Car notre apparatchik de chez Fiat a ceci de particulier qu'il n'aime guère les voitures. Il se déplace d'ailleurs toujours en tram, ce qui lui permet d'apprécier plus sereinement les richesses architecturales de Turin. Il

éprouve, de plus, un souverain mépris pour la légendaire fascination exercée par la bagnole sur ses compatriotes italiens. Au fond de lui, il en veut à la Fiat de fabriquer des voitures, de caresser, dans le sens du poil, l'égoïsme automobile de la Péninsule.

Car l'apparatchik n'est pas une brute. Il aimerait bien, du haut de ses sandales, une humanité changée. Plus douce. Voluptueuse comme peut l'être la dernière volute de la dernière pipe d'une journée d'été. Le soir, sur les rives du Pô. Loin de ces brutes épaisses, pleines de cambouis, qui s'obstinent, allez savoir pourquoi, à construire des voitures.

Pascal Décaillet



Maison de formation et de réflexion

N Notre-Dame de la Route

Extrait de notre programme d'hiver



Invitation

*à l'assemblée générale de
l'Association des Amies et Amis de
Notre-Dame de la Route*

Cette association nous apporte un précieux soutien tant matériel que moral. Si son action vous intéresse vous êtes les bienvenues le...

23 janvier 2005 ~ 10h30-16h00
Marius Cottier et comité, Bruno Fuglistaller sj, Christoph Albrecht sj et équipe NDR

Retraite itinérante en raquettes

Marcher en montagne, dans une attitude de méditation et de contemplation.

7 - 13 février 2005 ~
Pierre Guérig sj et Georges Lugon



Préparation au mariage

Si être aimé et aimer est un don que l'on reçoit, c'est aussi un art qui s'apprend et se cultive. Ce week-end veut aider les couples à réfléchir aux exigences de la relation à l'autre et aux autres, à partager avec d'autres leur expérience de l'amour et à accueillir leur amour humain, comme chemin vers Dieu.

8 - 10 avril 2005 ~ Suzanne et Xavier Maugère, Bruno Fuglistaller sj

Découvrir Dieu par l'autre week-end spirituel pour couples

19 - 20 mars 2005 ~
Bruno Fuglistaller sj

Retraite de discernement

Une retraite de discernement s'adresse en priorité à celles et ceux qui souhaitent soumettre une décision à Dieu. Décision qui engagera leur vie.

5 - 15 mai 2005 ~
Bruno Fuglistaller sj

Initiation aux Exercices Spirituels

Cette proposition s'adresse spécialement à des laïcs désireux d'enraciner leur existence dans une relation à Dieu plus vraie ou plus personnelle, de trouver une manière de vivre plus libre et plus unifiée.

28 mars - 2 avril 2005 ~
Bruno Fuglistaller sj

Témoigner de la vie Exercices Spirituels

En se faisant homme, le Christ a témoigné de la valeur de la vie. Dans la dynamique des Exercices d'Ignace, nous nous mettrons à la suite du Christ dans son choix de permettre à la vie de s'épanouir dans le quotidien.

17 - 22 avril 2005 ~
Bruno Fuglistaller sj